

Diana Gabaldon

OUTLANDER

L'écho des cœurs lointains

Partie I



La série
événement
aux USA



OUTLANDER

LIVRE-7

L'écho des cœurs lointains

Partie I – Le prix de l'indépendance

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Outlander, livre 1
Le Chardon et le tartan

Outlander, livre 2
Le talisman

Outlander, livre 3
Le voyage

Outlander, livre 4
Les tambours de l'automne

Outlander, livre 5
La croix de feu

Outlander, livre 6
La neige et la cendre

DIANA
GABALDON

OUTLANDER

LIVRE-7

L'écho des cœurs lointains

Partie I – Le prix de l'indépendance

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Safavi*



Titre original :
AN ECHO IN THE BONE

© Diana Gabaldon, 2009

Pour la traduction française :
© Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs, 2010

À tous mes chiens :

Penny Louise

Tipper John

John

Flip

Archie et Ed

Tippy

Spots

Émile

Ajax

Molly

Gus

Homer et JJ

Prologue

Le corps est incroyablement malléable. L'esprit, plus encore. Pourtant il y a des lieux dont on ne revient pas.

Tu le crois vraiment, *a nighean*? C'est vrai que le corps peut facilement être mutilé, et l'esprit dénaturé... mais il y a une part en l'homme qui ne peut jamais être détruite.

PREMIÈRE PARTIE

Des remous dans l'eau

Parfois, ils sont bel et bien morts

Wilmington, colonie de Caroline du Nord, juillet 1776

WILLIAM NE VOYAIT PLUS la tête du pirate. Non loin sur le quai, un groupe de badauds en discutaient justement, se demandant si elle réapparaîtrait. L'un d'eux, un métis en haillons, déclara avec conviction :

— Cette fois, il est parti pour de bon. Si un alligator lui fait pas son affaire, la mer s'en chargera.

Son voisin, un rustre probablement venu de l'arrière-pays, cessa de mâchouiller sa chique un instant et cracha dans l'eau.

— Non... tiendra bien encore un jour. Même deux, qui sait ? C'est la faute à tous ces tendons qui retiennent la tête. En se desséchant au soleil, ils deviennent durs comme fer. J'ai vu ça souvent sur les carcasses de chevreuils.

William vit Mme MacKenzie lancer un regard bref vers le port puis détourner les yeux. Devant son extrême pâleur, il se déplaça discrètement de quelques centimètres afin de lui cacher la vue des hommes et de l'eau brunâtre derrière eux. La marée étant haute, il était normal que l'homme ligoté au pieu ne soit plus visible, mais le pieu lui-même l'était toujours, sinistre rappel du prix à payer pour une vie de crimes. Condamné à mort, le pirate avait

été attaché au milieu de la laisse de mer quelques jours plus tôt pour y être noyé par la marée. Depuis, toute la ville ne parlait plus que du temps que mettrait son cadavre en décomposition à être emporté par le courant.

— Jem !

M. MacKenzie se précipita devant William à la poursuite de son fils. Aussi roux que sa mère, le garçonnet s'était rapproché des curieux pour écouter leur bavardage. Se retenant d'une main à une bitte d'amarrage, il était à présent penché en équilibre précaire au-dessus de l'eau pour tenter d'apercevoir les restes du supplicé.

M. MacKenzie attrapa son fils par le col et le prit dans ses bras. L'enfant se débattit, tordant le cou vers les eaux boueuses du port.

— Je veux voir le walligateur manger le pirate, papa !

Les hommes s'esclaffèrent. MacKenzie lui-même esquissa un sourire qui s'effaça dès qu'il aperçut la mine défaite de sa femme. Celle-ci paraissait de plus en plus mal en point. Il la rejoignit et, après avoir calé son fils sur sa hanche, glissa une main sous son bras.

— Nous ferions mieux de vous laisser, lieutenant Ransom... Pardon, je voulais dire lord Ellesmere... Vous avez sûrement à faire.

William devait retrouver son père pour le dîner, mais ce dernier lui avait donné rendez-vous à la taverne juste en face du quai. Il ne pouvait pas le rater. Il s'empressa de le leur expliquer et insista pour qu'ils s'attardent encore un peu. Il trouvait leur compagnie fort agréable, celle de Mme MacKenzie en particulier. La jeune femme avait retrouvé un semblant de couleurs. Elle sourit d'un air navré et tapota le bonnet du nourrisson dans ses bras.

— Je suis désolée, nous devons vraiment rentrer.

Elle regarda son fils qui gigotait toujours dans l'espoir d'être reposé à terre, et ne put s'empêcher de lancer un dernier coup

d'œil vers le port et le pieu macabre. Puis elle se tourna à nouveau vers William.

— La petite se réveille. Elle va avoir faim. J'ai été ravie de vous rencontrer. Je regrette que nous n'ayons pas eu le temps de bavarder plus longuement.

Elle semblait sincère et effleura son bras, ce qui procura à William une agréable sensation au creux du ventre.

Les badauds, dont aucun ne paraissait pourtant avoir un sou en poche, pariaient à présent sur la réapparition éventuelle du pirate.

— Deux contre un qu'il est toujours là quand la mer se retire.

— Cinq contre un qu'il est là mais sans la tête. Me fiche de tes tendons, Lem ; sa tête tenait plus qu'à un fil à la dernière marée. La prochaine l'emportera à coup sûr.

S'efforçant de couvrir leurs voix, William se lança dans des salutations alambiquées et, dans un élan de galanterie, alla jusqu'à baiser la main de Mme MacKenzie. Dans la foulée, il baisa également celle du bébé, provoquant l'hilarité générale. M. MacKenzie le regarda bizarrement mais ne sembla pas en prendre ombrage. Il lui serra la main avec une vigueur toute républicaine puis, histoire de montrer qu'il avait lui aussi le sens de l'humour, enjoignit à son fils de tendre la sienne à son tour. Intrigué par l'épée d'apparat de l'officier, l'enfant lui demanda :

— T'as déjà trucidé quelqu'un ?

— Non, pas encore, répondit William avec un sourire.

— Mon grand-père, lui, il a zigouillé une vingtaine d'hommes !

— Jemmy !

Ses parents s'étaient écriés d'une seule voix. Le garçonnet haussa les épaules.

— Ben quoi ? C'est vrai !

William s'efforça de garder son sérieux :

— Je suis sûr que ton grand-père est très courageux et sanguinaire. Ce sont des hommes comme lui dont le roi a besoin.

— Mon grand-père dit que le roi, il peut aller se faire voir chez les Grecs.

— JEMMY !

M. MacKenzie plaqua une main sur la bouche de son fils tandis que sa mère tançait le petit effronté :

— Tu sais très bien que ton grand-père ne dirait jamais une chose pareille !

L'enfant hocha la tête et son père retira sa main.

— Non, c'est grand-mère qui l'a dit.

— C'est déjà plus probable, marmonna MacKenzie.

Il avait du mal à garder son sérieux.

— Quoi qu'il en soit, on ne parle pas comme ça devant un militaire. Les soldats sont au service de Sa Majesté.

— Ah, fit Jemmy qui se désintéressait déjà de la question et étirait à nouveau le cou vers le port. C'est quand qu'elle descend, la marée ?

— Pas avant des heures, répondit fermement MacKenzie. Tu seras couché depuis longtemps.

Mme MacKenzie adressa à William un sourire contrit, l'embaras faisant rosir ses joues d'une manière charmante, puis la famille prit congé un peu précipitamment, laissant William partagé entre l'envie de rire et le regret de les voir partir.

— Hé, Ransom !

Pivotant sur ses talons, il découvrit Harry Dobson et Colin Osborn, deux seconds lieutenants de son régiment. Ils avaient dû faire le mur dans le but de tester les lupanars de Wilmington... ou ce qui passait pour tel.

Dobson indiqua du menton le petit groupe qui s'éloignait.

— Qui c'était ?

— M. et Mme MacKenzie, des amis de mon père.

— Ah ! Elle est mariée !

Dobson lorgna la jeune femme en pinçant les lèvres.

— Voilà qui corse l'affaire mais, après tout, l'enjeu n'en est que plus intéressant.

— L'enjeu ?

William lui lança un regard torve.

— Je ne sais pas si tu l'as remarqué, mais son mari est trois fois plus grand que toi.

Osborn éclata de rire.

— Et elle, elle fait deux fois sa taille ! Tu ne fais pas le poids, Dobby. Elle t'écraserait !

Dobson se drapa dans sa dignité.

— Qui vous dit que j'ai l'intention d'être dessous ?

Osborn riait tant qu'il en était rouge brique. Les trois hommes observaient toujours la petite famille qui avait presque disparu au bout de la rue.

— Mais qu'est-ce que cette obsession pour les géantes ? demanda William. Cette femme est presque aussi grande que moi !

— C'est ça, enfonce le clou ! s'indigna Osborn.

Même s'il dépassait le mètre cinquante de Dobson, Osborn mesurait une tête de moins que William. Il voulut décocher un coup de pied dans le tibia de ce dernier, qui l'esquiva et répliqua par une calotte. Osborn l'évita de justesse et poussa William contre Dobson.

— Messssieurs !

Le ton sifflant du sergent Cutter les arrêta net. Ils avaient beau être tous les trois plus gradés que lui, aucun ne se serait hasardé à le lui faire remarquer. Le bataillon tout entier était terrorisé par ce petit bout d'homme vieux comme le monde. Il ne mesurait guère

plus que Dobson, mais son corps compact semblait contenir toute la furie d'un volcan au bord de l'éruption.

— Sergent !

Le lieutenant William Ransom, comte d'Ellesmere et le plus âgé des trois, se redressa, le dos raide et le menton plaqué contre sa cravate. Osborn et Dobson l'imitèrent aussitôt, tremblant dans leurs bottes.

Cutter se mit à aller et venir devant eux à la manière d'un guépard. On l'imaginait aisément en train de se lécher les babines, sa queue cinglant l'air. Attendre son attaque était presque pire que de le sentir enfoncer ses crocs dans votre postérieur.

— Et où sont vos troupes, hein, messssieurs ?

Osborn et Dobson se lancèrent dans des explications confuses. Quant au lieutenant Ransom, pour une fois il était en règle.

— Mes hommes sont de garde devant le palais du gouverneur, sergent. Ils sont sous les ordres du lieutenant Colson. J'ai obtenu une permission pour dîner avec mon père.

Il ajouta nonchalamment :

— Elle m'a été accordée par sir Peter.

Cutter fut arrêté net dans son élan vengeur. Sir Peter Packer était un nom qui en imposait mais, à la surprise de William, ce n'était pas lui qui avait provoqué cet effet. Cutter le dévisagea en plissant les yeux.

— Votre père ? C'est bien lord John Grey, n'est-ce pas ?

— Euh... en effet, répondit William sur ses gardes. Vous... le connaissez ?

À cet instant, la porte d'une taverne voisine s'ouvrit et le père de William en sortit. Ce dernier sourit béatement devant cette apparition tombant à point nommé, mais se ressaisit dès qu'il croisa le regard d'acier du sergent.

— C'est quoi, cette grimace de primate que vous me faites ? gronda Cutter.

Il fut interrompu par la main de lord John se posant sur son épaule, familiarité qu'aucun des trois jeunes lieutenants n'aurait osée pour tout l'or du monde.

— Cutter ! s'exclama chaleureusement lord John. Dès que j'ai entendu cette voix suave, je me suis dit : Diable ! Ce ne peut être que le sergent Aloysius Cutter ! Personne d'autre sur terre ne parle comme un bouledogue qui aurait avalé un chat !

Aloysius ? Les trois jeunes officiers échangèrent un coup d'œil narquois. William contint son rire en constatant que son père s'était tourné vers lui.

— William ! Toujours aussi ponctuel ! Pardonne mon retard ; j'ai été retenu.

Avant que William ait pu répondre ou lui présenter ses camarades, lord John entraîna le sergent Cutter dans une longue évocation du bon vieux temps passé ensemble dans les plaines d'Abraham sous le commandement du général Wolfe.

Les trois jeunes gens en profitèrent pour se détendre légèrement, ce qui, dans le cas de Dobson, se traduisit par un retour au fil interrompu de ses pensées :

— Tu as bien dit que la poupée rousse était une amie de ton père ? chuchota-t-il à l'adresse de William. Tu ne pourrais pas lui soutirer l'endroit où elle loge ?

— Crétin ! siffla Osborn entre ses dents. Elle n'est même pas jolie. Elle a le nez aussi long que... Willie !

— J'ai pas levé les yeux jusqu'à son visage. J'avais ses nichons sous le nez, ça me suffisait amplement...

— Andouille !

— Chut !

Osborn écrasa le pied de Dobson pour le faire taire car lord John se tournait à nouveau vers eux.

— Tu ne me présentes pas tes amis, William ?

William s'exécuta, les joues en feu parce qu'il était bien placé pour savoir que son père, en dépit d'un ancien accident d'artillerie, avait l'ouïe fine. Intimidés, Dobson et Osborn s'inclinèrent respectueusement. Jusque-là, ils ne s'étaient pas rendu compte que leur camarade était le fils d'un personnage aussi important. William en fut à la fois fier et inquiet. Avant le lendemain soir, tout le bataillon serait au courant. Naturellement, sir Peter le savait déjà mais quand même...

Il rassembla ses esprits en constatant que lord John prenait congé en leurs deux noms. Il retourna son salut au sergent Cutter et hâta le pas pour rattraper son père, abandonnant Dobby et Osborn à leur triste sort.

— Je t'ai aperçu en train de discuter avec M. et Mme MacKenzie, déclara lord John. Ils vont bien, j'espère ?

— Apparemment, oui.

Willie n'avait aucunement l'intention de lui demander où ils logeaient, mais il était encore sous le charme de la jeune femme. Il n'aurait su dire si elle était jolie ou non. Il avait surtout été frappé par ses yeux, d'un merveilleux bleu nuit et bordés de longs cils auburn. Ils s'étaient fixés sur lui avec une intensité flatteuse qui lui avait réchauffé le cœur. Certes, elle était d'une taille absurde mais... Hé, à quoi pensait-il donc ? Une femme mariée... mère de famille ! Rousse, de surcroît !

Sachant à quel point sa propre famille nourrissait des sentiments politiques étonnamment pervers et contradictoires, il demanda prudemment :

— Tu... euh... tu les connais depuis longtemps ?

— Un certain temps. Elle est la fille de l'un de mes plus vieux amis, M. James Fraser. Tu te souviens peut-être de lui ?

William fouilla sa mémoire. Son père avait des milliers d'amis, comment pouvait-il... ?

— Ah ! fit-il soudain. Je cherchais parmi tes amis en Angleterre. Ne serait-ce pas ce M. Fraser auquel nous avons rendu visite dans les montagnes il y a bien longtemps ? La fois où tu avais contracté... la rougeole ?

L'expérience avait été traumatisante pour l'enfant qu'il était alors. Il avait effectué le voyage dans les montagnes plongé dans un état de profond abattement, ayant perdu sa mère un mois plus tôt. Quand lord John était tombé malade, il s'était convaincu qu'il allait l'abandonner à son tour, le laissant livré à lui-même au milieu des étendues sauvages. La peur, l'angoisse et le chagrin avaient accaparé son esprit au point qu'il ne conservait que quelques souvenirs confus de leur visite. Il se rappelait vaguement que M. Fraser l'avait emmené pêcher et l'avait traité avec bienveillance.

Lord John esquissa un petit sourire sarcastique.

— C'est bien lui. Je suis touché, Willie. J'aurais cru que ta mésaventure lors de ce séjour t'aurait davantage marqué que mes petits ennuis de santé.

— Ma mésaven... ?

La scène remonta soudain à la surface, accompagnée d'une bouffée de chaleur plus étouffante que l'air moite de l'été.

— Merci, père. J'étais parvenu à effacer cet épisode humiliant de ma mémoire, jusqu'à cet instant !

Lord John pleurait de rire. Il sortit un mouchoir et s'essuya le coin des yeux.

— Navré, Willie. C'est plus fort que moi. Ce fut... ce fut... Mon Dieu ! Je n'oublierai jamais ta tête quand on t'a repêché des latrines !

William se raidit.

— C'était un accident !

Au moins la fille de Fraser n'avait-elle pas assisté à son humiliation.

— Oui, je sais bien, mais...

Son père pressa son mouchoir contre ses lèvres, les épaules agitées de soubresauts.

— Préviens-moi quand tu auras fini de ricaner à mes dépens, rétorqua William. Au fait, puis-je savoir où l'on va ?

Ils étaient arrivés au bout du quai et lord John, toujours hilare, les conduisit vers une petite rue tranquille bordée d'arbres, loin des tavernes et des auberges du port. Faisant un effort visible pour reprendre contenance, il annonça :

— Nous dînons avec le capitaine Richardson.

Il toussa, se moucha puis rangea son mouchoir avant de préciser :

— Chez un certain M. Bell.

M. Bell habitait dans une maison proprete blanchie à la chaux, cossue mais sans ostentation. Le capitaine Richardson lui fit à peu près la même impression : d'âge moyen, soigné, portant un costume bien taillé sans suivre une mode particulière, avec un visage qu'il n'aurait pas reconnu dans la rue deux minutes après l'avoir vu.

En revanche, il fut nettement plus impressionné par les deux demoiselles Bell, notamment la plus jeune, Miriam, dont les boucles couleur miel pointaient sous son bonnet et dont les grands yeux ronds ne le quittèrent pas tout au long du repas. Elle était assise trop loin de lui pour qu'ils puissent engager la conversation, mais le langage de ce regard était suffisamment éloquent pour lui faire comprendre que l'intérêt était réciproque. Pouvait-il espérer que, si l'occasion d'un entretien plus intime se présentait... ? Un

léger sourire, un modeste battement de paupières suivi d'un coup d'œil discret vers la porte entrouverte donnant sur la véranda... Plus tard, quand elle irait prendre l'air. Il lui retourna son sourire.

— Tu le crois vraiment, William ? lui demanda son père.

À son ton insistant, il était clair que ce n'était pas la première fois qu'il posait la question.

— Euh... oui, absolument.

Puis, se disant qu'après tout il s'agissait de son père et non de son commandant, il osa demander :

— Si je crois quoi ?

Lord John se retint de lever les yeux au ciel et répéta patiemment :

— M. Bell demandait si sir Peter avait l'intention de rester longtemps à Wilmington.

M. Bell, qui présidait le dîner, inclina poliment la tête non sans avoir d'abord lancé un regard soupçonneux à Miriam. William en déduisit qu'il ferait mieux de revenir le lendemain, une fois le maître de maison occupé à ses affaires. Il répondit avec amabilité :

— Non, monsieur, je pencherais plutôt pour le contraire. J'ai cru comprendre que le gros des troubles se produisait dans l'arrière-pays. Je suppose que l'on va nous y envoyer mater les rebelles au plus tôt.

M. Bell parut satisfait. Du coin de l'œil, William vit Miriam faire une charmante moue boudeuse en apprenant son départ imminent.

— Bien, bien ! déclara M. Bell, jovial. Des centaines de loyalistes se presseront certainement pour rejoindre vos rangs.

— Sans aucun doute, monsieur.

Il était peu probable que M. Bell serait parmi eux. William l'imaginait mal marchant au pas. En outre, l'assistance de hordes

de provinciaux sans entraînement et armés de pelles serait plus un fardeau qu'un renfort, ce qu'il se garda de dire.

Alors qu'il essayait de voir Miriam sans la regarder directement, il surprit un bref échange de coups d'œil entre son père et le capitaine Richardson qui l'intrigua. Quand son père lui avait annoncé qu'ils dînaient avec le capitaine, il en avait naturellement déduit que le but de la soirée était de s'entretenir avec ce dernier. Pourquoi ?

Puis son regard croisa celui de Mlle Lillian Bell, assise juste en face de lui à côté de lord John, et il cessa aussitôt de penser à Richardson. Plus grande que sa sœur, avec une taille plus fine et des yeux noirs... Elle était vraiment jolie, comment ne l'avait-il pas encore remarquée ?

Lorsque Mme Bell et ses filles se levèrent de table et que les hommes se retirèrent sur la véranda, il ne fut pas surpris d'être entraîné à l'écart par le capitaine Richardson pendant que son père occupait M. Bell avec une discussion animée sur le prix du goudron. Son père pouvait parler de n'importe quoi avec n'importe qui.

Une fois échangées les amabilités d'usage, le capitaine Richardson annonça :

— J'ai une proposition à vous faire, lieutenant.

— Je vous écoute, mon capitaine.

Sa curiosité était piquée. Richardson était capitaine de cavalerie légère mais, comme il l'avait expliqué au cours du dîner, il était actuellement détaché de son régiment. Détaché pour faire quoi ?

— J'ignore ce que vous a dit au juste votre père de ma mission ?

— Absolument rien, mon capitaine.

— Ah ! Je suis chargé de collecter des renseignements dans le Département du Sud. Naturellement, ce n'est pas moi qui dirige ces

opérations... précisa-t-il avec un sourire modeste. Juste une petite partie.

William devina qu'il allait devoir faire preuve de diplomatie.

— Je... euh... je me rends bien compte de la grande utilité de ces activités, mon capitaine. Mais... pour ma part, je... comment dirais-je... ?

— L'espionnage ne vous intéresse pas, suggéra Richardson. Non, naturellement. La plupart de ceux qui se considèrent comme des soldats jugent cette tâche indigne d'eux.

Son ton acerbe en disait long.

— Je ne voulais pas vous offenser, mon capitaine.

— Je ne le prends pas mal. Cela dit, je ne cherche pas à vous recruter comme espion, c'est un métier délicat qui n'est pas sans danger, mais plutôt comme messenger. Si, en chemin, vous aviez l'occasion de glaner quelques informations utiles, ce serait une contribution bienvenue... et fort appréciée.

William sentit le feu lui monter aux joues. Cet homme insinuait-il qu'il n'était capable ni de délicatesse ni de courage ? Maîtrisant son agacement, il répondit simplement :

— Vraiment ?

Le capitaine lui expliqua qu'ayant déjà rassemblé des renseignements importants sur la situation dans les Carolines il souhaitait les faire parvenir au commandant du Département du Nord, le général Howe, qui se trouvait actuellement à Halifax.

— Naturellement, j'enverrai plus d'un messenger, précisa-t-il. L'acheminement par voie de mer sera plus rapide, mais je souhaite qu'au moins l'un de mes hommes voyage par la route, tant par mesure de sécurité que pour effectuer des observations en chemin. Votre père m'a longuement vanté vos compétences...

Y avait-il une pointe de sarcasme dans cette voix aussi râpeuse que du papier de verre ?

— ... J'ai également cru comprendre que vous connaissiez fort bien la Caroline du Nord et la Virginie. Voilà qui nous serait très précieux. Je ne voudrais pas que mon homme disparaisse à jamais dans le fameux Dismal Swamp !

— Ha, ha ! s'esclaffa poliment William en comprenant qu'il s'agissait d'une plaisanterie.

De toute évidence, le capitaine Richardson n'avait jamais mis les pieds près du Great Dismal, contrairement à William qui n'imaginait pas un homme sain d'esprit s'aventurer dans cet immense et dangereux marécage hormis pour chasser.

Il nourrissait de sérieux doutes quant à la proposition de Richardson mais, tout en se répétant que quitter ses hommes et son régiment était inenvisageable, il se voyait déjà en héros solitaire, parcourant de vastes étendues sauvages, bravant le danger et les tempêtes pour acheminer des informations capitales.

Cependant, le plus important était de savoir ce qui l'attendrait au bout du voyage.

Richardson anticipa sa question :

— Une fois dans le Nord, vous pourriez éventuellement rejoindre l'état-major du général Howe.

Ah ! Telle était la carotte ! Elle était belle et bien croquante. William était conscient que Richardson entendait par là : « Si le général Howe veut bien de vous. » Néanmoins, il avait foi en ses capacités et ne doutait pas de pouvoir se rendre utile.

Il n'était en Caroline du Nord que depuis quelques jours, mais cela lui suffisait pour évaluer assez précisément les différentes possibilités d'avancement qu'offraient les Départements du Nord et du Sud. L'ensemble de l'armée continentale se trouvait avec Washington dans le Nord. La rébellion dans le Sud semblait n'être constituée que de quelques poches séditeuses de pionniers et de milices improvisées... rien de bien méchant.

Quant aux statuts de commandants de sir Peter et du général Howe...

Espérant que sa voix ne trahissait pas trop son enthousiasme, il déclara :

— J'aimerais réfléchir à votre proposition, mon capitaine. Puis-je vous donner ma réponse demain ?

— Mais certainement. Je suppose que vous voudrez en discuter avec votre père. Ne vous gênez pas.

Puis le capitaine changea de sujet. Quelques instants plus tard, lord John et M. Bell les rejoignirent et la conversation prit un tour général.

William ne les écoutait que d'une oreille distraite, son attention étant accaparée par deux silhouettes blanches et élancées qui flottaient tels des spectres entre les buissons de l'autre côté du jardin. Deux têtes coiffées de bonnets qui se rapprochaient puis s'écartaient. De temps à autre, l'une d'elles se tournait brièvement vers la véranda, semblant le guetter.

— C'est vrai qu'il s'habille en dépit du bon sens, murmura son père d'un air consterné.

— Pardon ?

— Peu importe, répondit lord John avec un sourire.

Il se tourna vers le capitaine Richardson qui venait de faire une observation sur le climat.

Des lucioles scintillaient dans le jardin, minuscules étincelles vertes voletant dans les feuillages luisants d'humidité. William était ravi d'en voir à nouveau. En Angleterre, elles lui avaient manqué, tout comme cette singulière moiteur de l'air qui moulaît sa chemise en lin sur son torse et faisait battre son sang jusqu'au bout de ses doigts. L'espace d'un instant, le chant des grillons étouffa tous les bruits hormis celui de son pouls.

— Messieurs, le café est servi.

La voix chaude de l'esclave des Bell creva sa petite bulle et il suivit les hommes à l'intérieur après un dernier bref regard vers le jardin. Les silhouettes blanches avaient disparu, mais l'air chaud et fragrant semblait toujours chargé de promesses.

Une heure plus tard, il rentra à pied à son cantonnement, l'esprit agréablement embrouillé, son père marchant en silence à ses côtés.

À la fin de la soirée, Mlle Lillian Bell lui avait accordé un baiser parmi les lucioles, chaste et fugace mais sur les lèvres. En dépit des odeurs tenaces provenant du port, il flottait autour de lui des effluves de café et de fraises mûres.

Lord John lança sur un ton léger :

— Le capitaine Richardson m'a parlé de sa proposition. Es-tu intéressé ?

— Je ne sais pas, répondit William avec le même détachement. Mes hommes me manqueraient, bien sûr, mais...

Mme Bell l'avait invité à venir prendre le thé un peu plus tard dans la semaine.

— La vie militaire n'est pas pour les sédentaires, poursuivit son père. Je t'avais prévenu.

William acquiesça vaguement.

Lord John ajouta comme si de rien n'était :

— Cela pourrait t'ouvrir des portes, assurément, bien que cette mission ne soit pas sans danger.

William eut un petit rire moqueur.

— Que pourrait-il bien m'arriver entre Wilmington et New York, où m'attendra un bateau ? Il y a une route presque de bout en bout !

— Empruntée par un nombre considérable de continentaux, souligna lord John. Si les nouvelles sont exactes, pratiquement toute l'armée du général Washington se trouve de ce côté-ci de Philadelphie.

William haussa les épaules.

— Richardson m'a choisi parce que je connais la région. Je peux très bien m'orienter en coupant à travers champs.

— En es-tu sûr ? Cela fait près de quatre ans que tu n'as pas mis les pieds en Virginie.

Son scepticisme agaça William.

— Quoi ? Tu me crois incapable de trouver mon chemin ?

— Loin de là. Je dis simplement que cette offre présente certains risques et pas des moindres. Je ne voudrais pas que tu t'engages sans avoir mûrement réfléchi.

— J'y ai déjà réfléchi, rétorqua William, piqué au vif. Je vais accepter.

Lord John avança de quelques pas en hochant la tête puis déclara doucement :

— C'est ton choix, Willie. Mais je te serais reconnaissant d'être très prudent.

L'irritation de William s'envola aussitôt.

— Bien sûr, marmonna-t-il.

Ils cheminèrent en silence sous l'épaisse frondaison des érables et des pacaniers, si près l'un de l'autre que leurs épaules se frôlaient parfois.

William abandonna son père devant l'auberge mais ne rejoignit pas directement ses quartiers. Trop énervé pour dormir, il se promena le long du quai.

La mer se retirait. L'odeur d'algues et de poissons morts s'était accentuée bien que la laisse fût encore recouverte d'une nappe d'eau lisse que faisait miroiter la lune en son quartier.

Il lui fallut un certain temps pour repérer le pieu. Il crut d'abord qu'il avait disparu, mais non... il était toujours là, mince ligne sombre se détachant sur le scintillement de l'eau. Nu. Il n'était plus droit mais penchait dangereusement, comme sur le point de

tomber. Un bout de corde y était encore attaché, son extrémité flottant tel un nœud de pendu sur la marée descendante. William ressentit un trouble viscéral. La marée à elle seule n'avait pu emporter tout le corps. Certains affirmaient qu'il y avait des crocodiles ou des alligators dans les parages, bien qu'il n'en ait jamais vu lui-même. Il baissa malgré lui les yeux comme si l'un de ces sauriens allait soudain surgir de l'eau en contrebas, et réprima un léger frisson.

Il chassa ces pensées sinistres et tourna les talons, prenant la direction de son cantonnement. Il ne partirait pas avant un ou deux jours. Peut-être aurait-il l'occasion de revoir les yeux bleus de Mme MacKenzie avant son départ.

Lord John s'attarda un moment sous le porche de l'auberge, observant son fils jusqu'à ce qu'il soit englouti par les ténèbres. Il était inquiet. L'affaire avait été conclue un peu trop rapidement à son goût, mais il avait confiance dans les capacités de William. En outre, si la mission comportait certains risques, ces derniers étaient inhérents à la vie de soldat. Néanmoins, certaines situations étaient plus aventureuses que d'autres.

Il hésita, écoutant le brouhaha de conversations dans la salle de la taverne. Il avait eu son lot de compagnie pour la soirée. Sa chambre basse de plafond avait emprisonné la chaleur de la journée et l'idée de se retourner dans ses draps trempés de sueur le convainquit de marcher jusqu'à ce que l'épuisement physique lui garantisse un sommeil profond.

Il prit la direction opposée à celle qu'avait suivie William. La chaleur n'était pas la seule cause de son énervement. Il se connaissait suffisamment pour savoir que la réussite apparente de son plan n'apaiserait pas son esprit. Il continuerait à en chercher les

points faibles, à réfléchir à des manières de l'améliorer. Après tout, William ne partirait pas sur-le-champ. Il lui restait un peu de temps pour le peaufiner, y apporter si nécessaire des modifications.

Le général Howe, par exemple. Était-il vraiment le meilleur choix ? Peut-être que Clinton... Non. Henry Clinton était une vieille peau tatillonne, incapable de lever le petit doigt sans avoir reçu des ordres en trois exemplaires.

Les frères Howe, l'un général, l'autre amiral, étaient notoirement frustes, ayant tous deux l'allure, les manières et l'odeur de sangliers en rut. Cependant, ils n'étaient pas stupides et encore moins timorés. Willie était parfaitement capable de survivre à un comportement grossier et à un langage ordurier. Un commandant qui crachait par terre (il avait même craché sur lord John un jour, bien que ce fût purement accidentel, le vent ayant tourné à un moment inopportun) était sans doute plus facile à supporter pour un jeune subalterne que les excentricités d'autres hauts gradés de sa connaissance.

Cela étant, même le membre le plus farfelu de la confrérie de l'épée était préférable à un diplomate. Il se demanda quel terme de vénerie appliquer à un groupe de diplomates. Si les écrivains formaient la confrérie de la plume et qu'on appelait une harpaille une troupe de biches et de jeunes cerfs... une saignée de diplomates, peut-être ? Les frères du stylet ? Non, c'était bien trop direct. Un dormitif de diplomates, c'était déjà plus exact. La confrérie de l'ennui ? Cependant, ceux qui n'étaient pas ennuyeux pouvaient parfois se montrer dangereux.

Sir George Germain appartenait à cette dernière catégorie : fastidieux *et* redoutable à la fois.

Grey erra dans les rues un bon moment encore dans l'espoir de s'épuiser avant de remonter dans sa chambre exigüe et oppressante.

Le ciel était bas et lourd, des éclairs de chaleur illuminaient l'horizon. Il aurait dû déjà être à Albany, tout aussi humide et infestée d'insectes mais où il faisait un peu plus frais, notamment grâce à la proximité des forêts profondes des Adirondacks.

Néanmoins, il ne regrettait pas son détour précipité par Wilmington. Le cas de Willie était réglé, ce qui était le principal. Quant à sa sœur, Brianna... Il s'arrêta net et ferma les yeux, revivant ce déchirant moment de transcendance quand, plus tôt dans l'après-midi, il les avait vus ensemble. Ce devait être leur seule et unique rencontre. Le souffle court, il avait observé les deux grands jeunes gens, leurs beaux traits hardis si semblables... et si semblables à ceux de l'homme qui se tenait immobile à ses côtés mais qui, contrairement à lui, inspirait à pleins poumons comme s'il craignait de ne plus jamais pouvoir respirer.

Grey massa distraitement son annulaire gauche, ne s'étant pas encore habitué à le trouver nu. Jamie Fraser et lui avaient fait leur possible pour assurer la sécurité de ceux qu'ils aimaient et, en dépit de sa mélancolie, qu'ils soient unis par ce même sens des responsabilités était réconfortant.

Reverrait-il un jour Brianna Fraser MacKenzie ? Elle l'avait assuré du contraire et en avait paru autant attristée que lui.

— Que Dieu te protège, mon enfant, murmura-t-il.

Il se tourna à nouveau vers le port. Elle lui manquerait beaucoup mais, comme dans le cas de Willie, le soulagement de la savoir bientôt loin de Wilmington et hors de danger supplantait son chagrin.

En avançant sur le quai, il jeta malgré lui un regard vers la mer et poussa un soupir d'aise en apercevant le pieu penché et nu. Il n'avait pas compris les raisons du geste de Brianna mais il connaissait son frère et son père depuis suffisamment longtemps pour ne pas se méprendre sur l'entêtement qu'il avait lu dans ses yeux

félins. Il lui avait donc procuré la barque qu'elle avait demandée et était resté sur la jetée, la gorge nouée, prêt à créer une diversion si besoin pendant que son mari ramait vers le pirate supplicié.

Il avait vu une multitude d'hommes mourir, généralement contre leur volonté, parfois avec résignation. Il n'en avait jamais vu un partir avec une telle gratitude dans le regard. Grey connaissait à peine Roger MacKenzie mais il le soupçonnait d'être un homme remarquable. Non content d'avoir survécu à son union avec une créature aussi fabuleuse et dangereuse, il lui avait même fait des enfants.

Il reprit lentement le chemin de l'auberge. Il pouvait en toute tranquillité attendre deux semaines avant de répondre à la lettre de Germain, habilement subtilisée au courrier diplomatique après avoir lu le nom de William sur l'enveloppe. Il n'aurait plus alors qu'à lui annoncer sans mentir que, hélas, lord Ellesmere se trouvait quelque part entre la Caroline du Nord et New York et ne pouvait être informé qu'il avait été rappelé en Angleterre, même s'il était lui-même convaincu que son fils regretterait profondément d'avoir manqué cette occasion de rejoindre l'état-major de sir George... lorsqu'il apprendrait la nouvelle d'ici quelques mois. Quel dommage !

Il se mit à siffloter *Lillibullero* et mit le cap vers l'auberge d'un pas plus guilleret.

Il fit une halte dans la salle pour demander qu'on lui monte une bouteille de vin. La serveuse lui répondit que le « monsieur » en avait déjà monté une.

— Avec deux verres, ajouta-t-elle avec un grand sourire. C'est donc qu'il n'a pas l'intention de la boire tout seul.

Grey eut l'impression qu'un mille-pattes lui grimpaît le long de la colonne vertébrale.

— Je vous demande pardon ? Vous voulez dire qu'il y a quelqu'un dans ma chambre ?

— Oui, milord. Il a dit qu'il était un de vos vieux amis... Attendez voir... il m'a bien donné son nom...

Elle plissa le front un instant.

— Bow-Shaw ou quelque chose comme ça. Ça sonnait français. D'ailleurs, lui-même avait l'air plutôt français. Voulez-vous que je vous monte également de quoi manger ?

— Non, merci.

Il monta les marches quatre à quatre en se demandant s'il n'avait rien laissé de compromettant dans sa chambre.

Un Français, nommé Bow-Shaw... *Beauchamp*. Le nom retentit dans sa tête comme un coup de tonnerre. Il s'arrêta un instant au milieu de l'escalier, puis il reprit son ascension, plus lentement.

Ce ne pouvait être... Mais qui d'autre ? Après avoir quitté le service actif il y avait de cela des années, il avait entamé une carrière diplomatique au sein de la Chambre noire d'Angleterre, cette organisation trouble d'agents chargés d'intercepter et de décoder les courriers diplomatiques (ainsi que des messages à caractère privé) échangés entre les gouvernements d'Europe. Toutes les nations possédaient leur « chambre noire » et il n'était pas inhabituel que les membres de l'une connaissent leurs confrères étrangers sans les avoir jamais rencontrés mais par leur signature, leurs initiales, leurs annotations en marge des missives.

Beauchamp avait été l'un des agents français les plus actifs. Grey avait croisé sa piste à plusieurs reprises au fil des ans même s'il avait quitté la Chambre noire depuis longtemps. S'il connaissait Beauchamp de nom, il était fort probable que la réciproque soit vraie... mais leur association invisible remontait à des années. Ils ne s'étaient jamais vus et que cette rencontre se produise *ici*...

Il palpa la poche secrète de sa veste et sentit le bruissement rassurant du papier.

Une fois sur le palier, il hésita. Toutefois, il était absurde de se montrer discret dans la mesure où il était attendu. Il longea le couloir d'un pas assuré et tourna la poignée de sa porte, la porcelaine lisse et fraîche dans sa paume.

Une bouffée de chaleur lui monta au visage et il retint son souffle malgré lui. Ce qui l'empêcha fort opportunément de préférer le juron qui lui était venu aux lèvres.

Le gentleman assis dans l'unique fauteuil de la chambre avait effectivement « l'air français », vêtu d'un costume impeccablement taillé, rehaussé de cascades de dentelles d'un blanc neigeux au col et aux manchettes ; ses chaussures ornées de boucles en argent assorties à ses tempes grises.

Grey referma lentement la porte derrière lui.

— Monsieur Beauchamp ?

Sa chemise moite adhérait à sa peau et il sentait son pouls battre dans ses tempes.

— Je crains que vous ne me preniez au dépourvu.

Perseverance Wainwright esquissa un sourire.

— Je suis content de te voir, John.

Grey se mordit la langue pour éviter toute parole regrettable... ce qui excluait à peu près tout ce qu'il pouvait dire, à l'exception de : « Bonsoir ».

Il arqua un sourcil intrigué.

— Monsieur *Beauchamp* ?

Percy fit mine de se lever, mais Grey l'arrêta d'un geste et se retourna afin d'approcher un tabouret, espérant gagner ainsi les quelques secondes qu'il lui fallait pour se ressaisir. N'y parvenant

pas, il s'accorda quelques instants supplémentaires en allant ouvrir la fenêtre et en prenant quelques goulées d'air chaud. Puis il se tourna enfin vers son hôte et demanda avec une nonchalance feinte :

— Comment est-ce arrivé ? Je veux dire « Beauchamp ». Ou est-ce simplement un *nom de guerre*¹ ?

Percy extirpa un mouchoir en dentelle de sa manche et se tamponna délicatement le front. Grey remarqua qu'il commençait à se dégarnir.

— Pas du tout. J'ai épousé l'une des sœurs du baron Amandine. Beauchamp est leur patronyme. Je l'ai adopté. Il m'a ouvert certaines portes dans les milieux politiques. De là...

Il esqua un geste gracieux qui englobait sa carrière dans les renseignements... et sans nul doute ailleurs.

— Mes félicitations pour ton mariage, dit Grey sans chercher à cacher son ironie. Avec qui dors-tu, le baron ou sa sœur ?

Percy parut amusé.

— Les deux, parfois.

— En même temps ?

Le sourire s'élargit. Il avait encore de bonnes dents quoique légèrement tachées par le vin.

— Cela arrive. Ceci dit, Cécile, mon épouse, préfère les attentions de sa cousine Lucienne, et moi celles de notre sous-jardinier. Un charmant garçon du nom d'Émile. Il me fait penser à toi dans ta jeunesse. Mince, blond, musclé et brutal.

À sa consternation, Grey manqua éclater de rire.

— Tout cela me paraît très français, dit-il d'un ton sec. Tu dois t'y sentir comme un poisson dans l'eau. Que me veux-tu ?

— Il s'agit plutôt de ce que toi tu voudras.

1. En français dans le texte. (*N.d.T.*)

Percy n'avait pas encore entamé la bouteille de vin. Il versa lentement le liquide rouge sombre en poursuivant :

— Ou plutôt... de ce que voudra l'Angleterre.

Il tendit son verre à Grey avec un sourire.

— Car on peut difficilement séparer ses propres intérêts de ceux de son pays, n'est-ce pas ? D'ailleurs, je dois t'avouer qu'à mes yeux tu as toujours personnifié l'Angleterre, John.

Grey aurait aimé lui interdire de l'appeler par son prénom mais cela n'aurait fait que raviver le souvenir de leur intimité d'autrefois, ce que cherchait Percy. Préférant se taire, il but une gorgée de vin. Il était bon. Il se demanda qui le payait et, si c'était lui, quel en serait le véritable prix.

— Ce que veut l'Angleterre ? répéta-t-il. Et à ton avis, que veut-elle ?

Percy but une gorgée et la garda quelques instants en bouche, la savourant.

— Ce n'est pas vraiment un secret, mon cher, n'est-ce pas ?

Grey soupira en le dévisageant fixement.

— Tu as lu cette « Déclaration d'indépendance » publiée par le prétendu Congrès continental ? demanda Percy.

Il se retourna et, ouvrant une sacoche en cuir, en extirpa une liasse de papiers pliés qu'il tendit à Grey.

Grey n'avait pas encore lu le document en question bien qu'il en ait beaucoup entendu parler. Il n'avait été imprimé que deux semaines plus tôt à Philadelphie mais des copies s'étaient déjà répandues comme du chiendent à travers les colonies.

Il déplia les papiers et lut le premier en diagonale.

— « Le roi est un tyran » ? dit-il en s'esclaffant devant l'outrance de certains des sentiments les plus extrêmes exprimés dans la déclaration.

Il replia les feuilles et les jeta sur la table.

— Si je suis l'Angleterre, je présume que tu incarnes la France, du moins dans cette conversation ?

— Disons que je représente certains de ses intérêts, ainsi que ceux du Canada.

Une sonnette d'alarme retentit dans la tête de Grey. Il s'était battu au Canada sous les ordres du général Wolfe. Au cours de cette guerre, la France avait perdu une bonne partie de ses territoires nord-américains mais elle restait féroce­ment accrochée aux régions du Nord, de la vallée de l'Ohio au Québec. Suffisamment proche pour créer des problèmes à présent ? Il en doutait mais il la croyait capable de tout. Tout comme Percy.

Ce dernier agita ses longs doigts vers les papiers.

— De toute évidence, l'Angleterre souhaite mettre rapidement un terme à ces inepties. L'armée continentale, comme ils l'appellent, est une association bancale d'hommes divisés et sans expérience. Que dirais-tu si je te fournissais des informations susceptibles de... saper l'allégeance de l'un des officiers les plus haut gradés de Washington ?

Grey fit une moue sceptique.

— Quand bien même ce serait le cas, en quoi cela favoriserait-il la France... ou tes propres intérêts ? Car je suppose qu'ils ne sont pas tout à fait les mêmes ?

— Je vois que le temps n'a pas émoussé ton cynisme naturel, John. Je ne sais pas si je te l'ai déjà dit, mais cela a toujours été ton trait de caractère le moins attirant.

Le regard de Grey se durcit et Percy soupira.

— Soit. Des terres. Le Territoire Nord-Ouest ; nous voulons le récupérer.

Grey eut un petit rire.

— Et quoi encore !

Le territoire en question, une vaste étendue au nord-ouest de la vallée de l'Ohio, avait été cédé à l'Angleterre par la France à l'issue de la guerre franco-indienne. Les Britanniques ne l'avaient toutefois pas occupé en raison de la résistance armée des indigènes et des négociations en cours pour établir des traités avec ces derniers. Les colons n'étaient pas ravis de cette situation. Grey, qui avait rencontré certains des indigènes en question, estimait la position du gouvernement britannique à la fois raisonnable et honorable.

— Les négociants français entretiennent de nombreux liens avec les aborigènes de cette région, ce qui n'est pas votre cas.

— Les marchands de fourrures constituant certains des... intérêts... que tu représentes ?

Percy sourit.

— Ce ne sont pas les intérêts majeurs mais ils en font partie.

Grey ne se donna pas la peine de lui demander pour quelle raison il s'adressait à lui, un ancien diplomate sans influence particulière. Percy connaissait la puissance de sa famille et de ses relations et « monsieur Beauchamp » en savait davantage encore sur ses liens actuels grâce au réseau d'informations qui alimentait les différentes chambres noires d'Europe. Naturellement, Grey ne pouvait prendre la moindre décision sur la question mais il avait la possibilité de soumettre discrètement l'offre à ceux qui en avaient le pouvoir.

Chaque poil de son corps était hérissé telle une antenne d'insecte... guettant le danger.

— Bien entendu, il nous faudrait plus qu'une suggestion, dit-il avec détachement. Le nom de l'officier en question, par exemple.

— Je ne suis pas autorisé à le divulguer pour le moment. Mais une fois ouvertes des négociations sincères...

Grey se demandait déjà à qui transmettre cette offre. Certainement pas à sir George Germain. Au bureau de lord North ? Toutefois, cela pouvait attendre.

— Et toi, quel profit en tireras-tu ? demanda-t-il d'un ton acide.

Il connaissait suffisamment Percy Wainwright pour savoir qu'un aspect de l'affaire lui rapporterait quelque chose.

— Ah, ça...

Percy but une petite gorgée puis abaissa son verre et fixa Grey d'un regard limpide.

— C'est très simple, en fait. On m'a chargé de retrouver un homme. Tu ne connaîtrais pas un Écossais du nom de James Fraser ?

Grey sentit le pied de sa coupe se briser. Il ne la lâcha pas pour autant et but avec lenteur, remerciant le ciel, d'une part, de n'avoir jamais mentionné devant Percy le nom de Jamie Fraser, de l'autre, que ce dernier ait quitté Wilmington l'après-midi même.

— Non, répondit-il avec calme. Que lui veux-tu, à ce M. Fraser ?

Percy haussa les épaules puis sourit.

— Juste lui poser une question ou deux.

La paume entaillée de Grey saignait. Tenant précautionneusement son verre, il but le reste de son vin. Percy était silencieux, buvant avec lui.

— Mes condoléances pour la disparition de ta femme, dit-il doucement. Je sais qu'elle...

— Tu ne sais rien, gronda Grey.

Il déposa la coupe brisée sur la table. Elle roula d'un côté puis de l'autre, la lie s'étalant sur le verre.

— Rien du tout, insista-t-il. Ni sur elle ni sur moi.

Percy haussa les épaules avec une indifférence toute française, l'air de dire « comme tu voudras ». Pourtant ses yeux (ils étaient

toujours aussi beaux, maudit soit-il ; sombres et doux) le dévisageaient avec une compassion qui paraissait sincère.

Grey soupira. Elle l'était sans doute. Il ne pourrait plus jamais faire confiance à Percy mais s'il lui avait causé du mal autrefois, cela avait été par faiblesse, non par malice, ni même par froideur d'âme.

— Que veux-tu ? répéta-t-il.

— Ton fils... commença Percy.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Grey avait bondi sur lui et lui agrippait l'épaule, suffisamment fort pour le faire gémir et se raidir. Grey se pencha sur lui, le regardant dans le blanc des yeux, si près que le souffle de Wainwright, pardon, de Beauchamp, balayait sa joue et qu'il sentait son eau de Cologne. Il tachait de sang la veste de Percy. Il déclara très lentement :

— La dernière fois que je t'ai vu, j'ai été à deux doigts de te mettre une balle dans le crâne. Ne me donne pas de raisons de regretter ma retenue.

Il le lâcha et se redressa.

— Ne t'approche pas de mon fils. Ne t'approche pas de moi. Et si tu veux un conseil, retourne en France et vite !

Tournant les talons, il sortit en claquant la porte derrière lui. Ce ne fut qu'une fois dans la rue qu'il se souvint qu'il avait laissé Percy dans sa propre chambre.

— Qu'il aille au diable ! marmonna-t-il.

Il partit d'un pas ferme voir le sergent Cutter afin de lui quémander un cantonnement pour la nuit. Le lendemain matin, il s'assurerait que les Fraser et William étaient bien tous hors de Wilmington et hors de danger.

Et parfois, ils ne le sont pas

Lallybroch, Inverness-shire, Écosse, septembre 1980

— « **N**OUS SOMMES EN VIE », répéta Brianna MacKenzie d'une voix tremblante. Elle releva les yeux vers Roger en pressant la feuille de papier contre son cœur. Ses joues ruisselaient de larmes mais une lueur radieuse illuminait ses yeux bleus.

— En vie !

— Laisse-moi voir.

Le cœur de Roger battait si fort qu'il s'entendit à peine parler. Il tendit la main et elle lui remit le feuillet à contrecœur, venant aussitôt se coller contre lui, s'accrochant à son bras, incapable de quitter le vieux papier du regard.

Roger se rendit compte que ses mains tremblaient, rendant encore plus difficile la lecture de l'écriture chaotique dont l'encre était passée.

31 décembre 1776

Ma chère fille,

Comme tu pourras le constater si jamais tu lis cette lettre un jour, nous sommes en vie...

Sa vue se brouilla et il s'essuya les yeux du revers de la main. Il savait que cela n'avait pas d'importance car ils étaient morts à présent, Jamie Fraser et sa femme Claire. Néanmoins, ces mots sur le papier lui procuraient une telle joie qu'ils auraient pu se tenir tous les deux devant lui, tout sourire.

Ils étaient bien présents tous les deux. La lettre avait été commencée par Jamie mais la seconde page portait l'écriture nette et inclinée de Claire.

La main de ton père n'en supportera pas davantage. C'est une sacrée longue histoire. Il a coupé du bois toute la journée et peut à peine déplier les doigts... mais il tenait à t'écrire lui-même que nous n'avons pas (pas encore...) été réduits en cendres. Cela dit, cela peut nous arriver d'un moment à l'autre : nous sommes entassés à quatorze dans la vieille cabane et je t'écris ceci recroquevillée sur le bord de la cheminée, la vieille Grannie MacLeod ronflant sur une paille à mes pieds afin que, si elle menaçait soudain de passer l'arme à gauche, je puisse lui verser d'urgence du whisky dans le gosier.

— Mon Dieu, soupira-t-il. Je peux pratiquement l'entendre parler !

— Moi aussi.

Elle chassa ses larmes, riant et reniflant.

— Lis encore. Que font-ils dans notre cabane ? Qu'est-il arrivé à la Grande Maison ?

Roger parcourut la page du bout du doigt jusqu'à trouver le bon passage puis reprit sa lecture à voix haute :

— « Tu te souviens de ce crétin de Donner ? »

Ce nom lui donna aussitôt la chair de poule. Donner était un voyageur dans le temps et l'un des individus les plus ineptes qu'il ait jamais rencontrés, ce qui ne le rendait pas moins dangereux.

Eh bien, il s'est surpassé en rassemblant une bande de voyous à Brownsville pour nous dévaliser après les avoir convaincus que nous cachions un trésor en pierres précieuses. Sauf que nous n'en avons plus, naturellement.

Et pour cause, puisque Brianna, Jemmy, Amanda et lui avaient pris les dernières gemmes afin de traverser les pierres.

Ils nous ont pris en otages et ont saccagé la maison, les chiens ! Ils ont cassé, entre autres, la bonbonne d'éther dans mon infirmerie. Les vapeurs ont bien failli tous nous tuer sur le coup...

Il parcourut rapidement le reste de la lettre, Brianna lisant pardessus son épaule en poussant de petits cris d'alarme et de consternation. Quant il eut fini, il reposa la feuille et lui fit face, tout retourné.

— C'était donc toi !

Il savait qu'il aurait mieux fait de se taire mais c'était plus fort que lui. Il s'étranglait de rire.

Les traits de Brianna oscillaient entre l'horreur, l'indignation et, oui, une hilarité nerveuse aussi incontrôlable que la sienne.

— Comment ça ? Pas du tout. C'était l'éther de maman. N'importe quelle étincelle aurait provoqué l'explosion.

— Sauf que ce n'était pas n'importe quelle étincelle. Ton cousin Ian a craqué une de tes allumettes.

— Alors dans ce cas, c'était la faute de Ian !

— Non, c'était la tienne et celle de ta mère. Vous, les femmes de science... Le XVIII^e siècle a de la chance d'avoir survécu à vos expériences.

Elle se braqua légèrement.

— En tout cas, rien de tout cela ne serait arrivé sans cet idiot de Donner !

— En effet, concéda Roger. Mais lui aussi, c'était un perturbateur venu du futur, non ? Même s'il n'était ni femme ni très scientifique.

— Hmph.

Elle reprit la lettre, la manipulant avec une grande délicatesse mais ne pouvant se retenir de la lisser entre ses doigts.

— Quoi qu'il en soit, lui, il n'a pas survécu au XVIII^e siècle, n'est-ce pas ?

Roger la dévisagea, incrédule.

— Ne me dis pas que tu as de la peine pour lui !

— Non... pas vraiment pour lui. Mais quand même... c'est l'idée de mourir comme ça. Seul. Si loin de chez soi.

Ce n'était pas à Donner qu'elle pensait. Il glissa un bras autour de sa taille et appuya sa tête contre la sienne. Elle sentait le shampoing Prell et le chou frisé. Elle revenait du potager. Les lettres sur la page s'estompaient ou s'accroissaient au rythme des plonges de la plume dans l'encrier mais elles étaient nettes et bien formées ; c'était une écriture de médecin.

— Elle n'est pas seule, murmura-t-il.

Du bout de l'index, il décrivit un cercle autour du post-scriptum rajouté par Jamie.

— Ils ne le sont ni l'un ni l'autre. Et qu'ils aient un toit au-dessus de leur tête ou pas, ils sont chez eux.

Je reposai ma lettre, décidant de la terminer plus tard. Je la rédigeais par petits bouts depuis quelques jours. Après tout, ce n'était pas comme s'il fallait se presser pour qu'elle parte avec le prochain courrier. Cette idée me fit sourire. Je repliai

soigneusement la feuille de papier et la plaçai dans ma nouvelle sacoche de travail. J'essayai ma plume, la rangeai puis massai mes doigts endoloris, savourant encore quelques instants l'agréable sensation de proximité qu'écrire me procurait. Manier une plume m'était beaucoup plus facile que pour Jamie mais la chair et le sang avaient leurs limites. La journée avait été très longue.

Régulièrement, je jetais un œil à la paillasse de l'autre côté de la cheminée. Elle n'avait toujours pas bougé. J'entendais son souffle, un gargouillement sifflant entre des intervalles si longs que, chaque fois, je la croyais morte. Mais non, elle était toujours avec nous et, selon mes estimations, le resterait encore un moment. J'espérais seulement qu'elle partirait avant que ma petite réserve de laudanum soit épuisée.

J'ignorais son âge. Elle paraissait avoir cent ans mais était peut-être plus jeune que moi. Ses deux petits-fils, des adolescents, l'avaient déposée deux jours plus tôt. Ils étaient descendus des hauteurs avec l'intention de conduire leur grand-mère chez des parents à Cross Creek avant de se rendre à Wilmington pour rejoindre une milice. En chemin, la vieille femme s'était sentie « pas du tout du tout dans son assiette », pour reprendre leurs termes. Ayant entendu dire qu'une sorcière vivait non loin à Fraser's Ridge, ils me l'avaient amenée.

Grannie MacLeod (les garçons n'avaient pas pensé à me donner son prénom et elle n'était pas en état de se présenter) se trouvait en phase terminale d'un cancer quelconque. Je le voyais à son teint cendreux. Elle était décharnée, ses traits tordus dans une grimace de douleur même quand elle dormait.

Le feu était en train de s'éteindre. Il était temps de l'attiser et d'ajouter une autre bûche. Toutefois, la tête de Jamie reposait sur mon genou. Pouvais-je atteindre la pile de bois sans le réveiller ? Je posai doucement une main sur son épaule pour ne

pas perdre l'équilibre et tendis l'autre, parvenant tout juste à saisir une bûchette de pin du bout des doigts. Je la délogeai en me mordant la lèvre inférieure, puis, en me penchant, réussis à la pousser dans l'âtre, écrasant les charbons ardents et soulevant une pluie d'étincelles.

Jamie remua et marmonna quelques paroles inintelligibles mais, dès que je me fus redressée, il soupira, se recala contre moi et se rendormit aussitôt.

Je lançai un regard vers la porte, tendant l'oreille. Je ne percevais rien hormis le bruissement du vent dans les arbres. D'un autre côté, je ne devais pas m'attendre à entendre quoi que ce soit puisque c'était Petit Ian que je guettais.

Jamie et lui se relayaient pour monter la garde, cachés parmi les arbres au-dessus des ruines calcinées de la Grande Maison. Ian y était depuis plus de deux heures. Il était temps pour lui de rentrer manger et se réchauffer devant le feu.

Trois jours plus tôt, au petit déjeuner, il avait annoncé, perplexe :

— Quelqu'un a essayé de tuer la truie blanche.

— Quoi ?

Je lui tendis un bol de porridge couronné d'une noix de beurre fondant et d'un filet de miel. Fort heureusement, mes tonnelets et mes rayons de miel avaient été entreposés dans la resserre avant l'incendie.

— Tu en es sûr ?

Il acquiesça, humant son bol d'un air béat.

— Oui, ma tante. Elle a une entaille au flanc.

Croyant sans doute que je prenais à cœur le bien-être de la truie autant que celui de tout habitant de Fraser's Ridge, il ajouta sur un ton rassurant :

— Elle n'est pas profonde et est en train de cicatriser.

— Ah ? Tant mieux.

Dans le cas contraire, je n'aurais pas pu faire grand-chose. Il m'était déjà arrivé de soigner des chevaux, des vaches, des chèvres, des hermines, même une poule refusant de pondre, mais je ne me serais approchée de cette truie pour rien au monde.

À l'évocation de ce monstre, Amy Higgins se signa.

— C'était probablement un ours, déclara-t-elle. Aucune autre créature n'oserait s'en prendre à elle. Aidan, écoute bien ce que dit M. Ian ! Ne t'éloigne pas de la cabane et ne quitte pas ton petit frère des yeux quand vous êtes dehors.

Aidan répondit d'un air absent :

— Les ours dorment en hiver, maman.

Son attention était entièrement concentrée sur la toupie en bois que lui avait confectionnée Bobby, son nouveau beau-père. Il ne parvenait pas à la faire tourner correctement. Il la fixa d'un regard torve, la posa délicatement sur la table, saisit une extrémité de la ficelle, retint son souffle puis tira d'un coup sec. La toupie fusa à travers la table, percuta la cruche à miel avec un « crac » puis ricocha en direction du pot de lait.

Ian la rattrapa au vol in extremis. Sans cesser de mastiquer son morceau de toast, il fit signe à Aidan de lui donner la ficelle, l'enroula autour de la tige et, d'un mouvement expert du poignet, envoya la toupie virevolter au milieu de la table. Aidan l'observa bouche bée avant de plonger pour la récupérer avant qu'elle ne tombe.

Ian parvint non sans mal à avaler sa bouchée puis reprit :

— Ce n'était pas un animal. L'entaille était nette. Quelqu'un l'a attaquée avec un couteau ou une épée.

Jamie releva les yeux du toast calciné qu'il examinait.

— Tu as retrouvé le cadavre de l'agresseur ?

Ian sourit.

— Non, si elle l'a tué, elle l'a dévoré. Je n'ai trouvé aucun reste.

— Les porcs mangent comme des cochons, c'est bien connu, observa Jamie.

Il goûta du bout des lèvres un coin de toast, fit la grimace, le mangea quand même.

— Vous pensez que c'est un Indien ? demanda Bobby.

Le petit Orrie gesticulait pour descendre de ses genoux. Bobby le déposa à son endroit favori sous la table.

Jamie et Ian échangèrent un regard qui déclencha en moi une petite alarme.

— Non, répondit Ian. Les Cherokees qui vivent dans la région la connaissent et aucun ne s'aventurerait dans ses parages. Ils croient que c'est un démon.

— Et les Indiens nomades descendant du Nord chassent avec des flèches et des tomahawks, acheva Jamie.

Amy paraissait sceptique.

— Vous êtes sûrs que ce n'était pas une panthère ? Elles chassent en hiver.

— C'est vrai, répondit Jamie. Hier, j'ai vu des empreintes près de Green Spring.

Il se pencha et lança sous la table à l'attention des deux garçons qui s'y trouvaient :

— Vous m'avez entendu ? Faites très attention !

Se redressant, il poursuivit :

— Non. Je crois qu'on peut faire confiance à Ian pour distinguer des coups de griffes d'une entaille laissée par une lame.

Il sourit à son neveu qui, par respect, se retint de lever les yeux au ciel. Il se contenta de hocher la tête en fixant d'un air dubitatif la panier remplie de toasts brûlés.

Personne ne suggéra qu'un des habitants de Fraser's Ridge ou de Brownsville ait pu pourchasser la truie. Les presbytériens du coin ne partageaient aucune des convictions des Cherokees sauf une : la nature démoniaque de la truie.

Personnellement, je n'étais pas loin de leur donner raison. La créature avait survécu à l'incendie de la Grande Maison sans une égratignure, émergeant de sa tanière sous les fondations à travers une avalanche de décombres suivie de sa dernière portée de porcelets.

Je méditais sur cette vision tandis que j'attendais le retour de Ian. Prise d'une soudaine inspiration, je m'exclamai :

— Moby Dick !

Rollo se redressa avec un aboiement surpris, me lança un regard jaune puis reposa la tête entre ses pattes avec un soupir.

Jamie s'étira en grognant, se frotta le visage et me regarda en clignant des yeux.

— Dick qui ?

— Non, je viens juste de comprendre à qui cette truie blanche me faisait penser. C'est une longue histoire qui parle d'une baleine. Je te la raconterai demain.

— Si je survis jusque-là.

Il bâilla à s'en décrocher la mâchoire avant de demander :

— Où est le whisky ? À moins que tu n'en aies besoin pour cette pauvre femme ?

Il pointa le menton vers Grannie MacLeod enroulée dans sa couverture.

— Pas encore. Tiens !

Je fouillai dans le panier sous ma chaise, en extirpai une bouteille. Il la déboucha et but au goulot, ses joues retrouvant

progressivement un peu de couleurs. Entre ses journées passées à chasser ou couper du bois et ses gardes nocturnes dans la forêt glacée, sa vitalité légendaire commençait à s'éteindre.

— Combien de temps cela va-t-il encore durer ? murmurai-je.

Je ne voulais pas réveiller les Higgins qui dormaient dans la petite chambre. Outre Bobby, Amy et les deux petits garçons, nous hébergions les deux belles-sœurs d'Amy de son premier mariage. Elles étaient venues pour ses noces qui s'étaient tenues quelques jours plus tôt, accompagnées de cinq enfants de moins de dix ans. Le départ des garçons MacLeod avait légèrement soulagé la congestion de la petite cabane mais avec Jamie, Ian et son chien Rollo, la vieille MacLeod et moi, sans parler des biens que nous avions pu sauver de l'incendie empilés contre les murs, je commençais à sentir monter la crise de claustrophobie. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que Jamie et Ian patrouillent la nuit dans les bois. C'était autant pour respirer que par conviction qu'il y avait un rôdeur.

— Plus longtemps, m'assura-t-il. Si nous ne voyons rien cette nuit, nous...

Il s'interrompit en tournant brusquement la tête vers la porte.

Je n'avais rien entendu mais je vis le loquet se lever et, un instant plus tard, une bourrasque s'engouffra dans la pièce, glissant ses doigts glacés sous mes jupes et soulevant un nuage d'étincelles hors du foyer.

Je m'emparai rapidement d'un chiffon et les étouffai avant qu'elles n'enflamment la chevelure ou la paille de Grannie MacLeod. Le temps que j'aie repris le contrôle de la situation, Jamie avait glissé son pistolet, sa giberne et sa corne de poudre sous sa ceinture et parlait à voix basse avec Ian près de la porte. Ce dernier avait les joues rougies par le froid et l'excitation. Rollo s'était relevé lui aussi. Il flairait les jambes de son maître en agitant

la queue, paré pour une nouvelle aventure. Ian lui gratta le sommet du crâne.

— Toi, tu restes ici, *a cù*. *Sheas*.

Rollo eut un grondement dépité et tenta de se frayer un passage vers la porte, mais Ian lui barra la route d'un genou. Jamie enfila son manteau, se pencha vers moi et m'embrassa rapidement.

— Verrouille la porte, *a nighean*, me glissa-t-il. Ne laisse entrer personne à part Ian et moi.

— Mais que... commençai-je.

Ils étaient déjà partis.

La nuit était froide et pure. Jamie inspira profondément et sentit l'air glacé le pénétrer et le dépouiller de la chaleur de son épouse, de la fumée et de l'odeur de l'âtre. Il huma l'air d'un côté puis de l'autre, tel un loup. Des cristaux de glace s'incrustèrent dans ses poumons, lui piquant le sang. Il y avait peu de vent mais il soufflait de l'est, portant les effluves âcres des cendres de la Grande Maison... ainsi qu'un vague relent qu'il crut identifier comme celui du sang.

Il interrogea son neveu d'une inclinaison de la tête. Ian acquiesça, son profil se détachant sur le ciel lavande.

— Il y a un porc mort de l'autre côté du potager de tante Claire, chuchota-t-il.

— Ah. Mais ce n'est pas la truie blanche, n'est-ce pas ?

Cette pensée le perturba un instant. Il se demanda s'il aurait de la peine pour la créature ou s'il danserait sur son cadavre.

— Non, ce n'est pas cette vieille futée. Un jeune, peut-être de la portée de l'année dernière. Quelqu'un l'a abattu et dépecé mais n'a emporté qu'une partie de la hanche. Il l'a ensuite découpée en morceaux qu'il a éparpillés tout le long du sentier.

Jamie tressaillit.

— Quoi ?

— Ce n'est pas tout, mon oncle. Le porc a été tué et découpé avec une hache.

Le sang de Jamie se glaça.

— Seigneur, murmura-t-il.

Ce n'était pas tant le choc que la résignation devant une situation qu'il pressentait depuis longtemps.

— C'est donc lui.

— Oui.

Ils s'en étaient doutés tous les deux bien qu'ils n'en aient jamais parlé. Sans se consulter, ils s'éloignèrent de la cabane et s'enfoncèrent entre les arbres.

Jamie inspira profondément puis poussa un long soupir qui se condensa dans l'obscurité. Il avait espéré sans trop y croire que ce vieux têtu prendrait son or et sa femme puis quitterait Fraser's Ridge. Mais Arch Bug était un Grant par le sang et le clan Grant avait l'esprit vengeur.

Une cinquantaine d'années plus tôt, les Fraser de Glenhelm avaient surpris Arch Bug sur leurs terres. Ils lui avaient laissé le choix : perdre un œil ou l'auriculaire et l'annulaire de sa main droite. Il s'était habitué à ses doigts amputés, abandonnant l'arc et les flèches qu'il ne pouvait plus tirer pour la hache qu'il maniait avec une adresse égale à celle d'un Mohawk en dépit de son âge.

En revanche, ce qu'il n'avait jamais digéré, c'était la perte de la cause Stuart et la disparition de l'or jacobite, envoyé trop tard de France, récupéré (ou volé selon le point de vue) par Hector Cameron. Ce dernier en avait apporté un tiers en Caroline du Nord où il avait à nouveau été volé (ou repris) à la veuve de Cameron par Arch Bug.

Il n'avait jamais pu se faire à Jamie Fraser non plus.

— Tu penses qu'il est dangereux ? demanda Ian.

Cachés par les arbres, ils contournaient la clairière où s'était dressée la Grande Maison. Il n'en restait que la cheminée et un vaste pan de mur dont la masse noire se découpait de façon sinistre sur la neige sale.

— Je ne crois pas. S'il nous avait voulu du mal, pourquoi aurait-il attendu jusqu'à maintenant ?

Néanmoins, il remercia intérieurement le ciel que sa fille et ses petits-enfants soient en sécurité au loin. Il y avait des menaces plus graves qu'un cochon mort et il savait Arch Bug capable de bien pire.

Ian suggéra :

— Il était peut-être parti installer sa femme en lieu sûr et n'est revenu qu'à présent ?

C'était concevable. S'il existait un être au monde qu'Arch aimait plus que tout, c'était son épouse Murdina, sa compagne et amie depuis plus de cinquante ans.

— Peut-être, répondit Jamie.

Cependant... au cours des semaines qui s'étaient écoulées depuis le départ des Bug, il s'était senti observé plus d'une fois. Il avait parfois entendu dans la forêt un silence qui n'était pas celui des arbres et des rochers.

Il était inutile de demander à Ian s'il avait cherché des traces du tueur à la hache. S'il y en avait, il les aurait trouvées. Il n'était pas tombé de neige depuis une semaine et les plaques au sol portaient la trace d'innombrables pieds. Il leva les yeux vers le ciel. Il neigerait à nouveau sous peu.

Il se fraya un passage vers un petit rocher dominant la clairière, avançant précautionneusement sur la glace. La neige fondait durant la journée mais gelait la nuit, formant des stalactites

scintillantes sous les avant-toits de la cabane et sur les branches des arbres, illuminant la forêt d'une lueur bleutée à l'aube, gouttant en larmes d'or et de diamant au lever du soleil. Pour le moment, elles étaient incolores, tintant comme du verre quand sa manche effleurerait les brindilles d'un buisson. Il s'arrêta au sommet du rocher et s'accroupit, scrutant la clairière.

La certitude qu'Arch Bug rôdait dans les parages avait déclenché dans son esprit un enchaînement de déductions à demi conscientes dont la conclusion lui apparaissait à présent avec netteté. Il se tourna vers Ian.

— Je ne vois que deux raisons pour lesquelles il serait revenu : pour me nuire ou pour chercher l'or. Dans sa totalité.

Après avoir découvert la trahison des Bug, il leur avait donné un peu d'or et les avait chassés. Un demi-lingot de l'or français, assez pour permettre à un couple âgé de vivre modestement mais confortablement jusqu'à la fin de ses jours. Mais Arch Bug n'était pas un homme modeste. Il avait autrefois été le sellier des Grant de Grant et, s'il était parvenu à ravalier sa fierté pendant un temps, il n'était pas dans la nature de la fierté de demeurer enfouie.

— La totalité... répéta Ian, intrigué. Cela signifierait qu'il l'a dissimulé par ici... mais dans un endroit où il lui était difficile de le récupérer quand tu l'as forcé à partir.

En bas, dans la clairière, Jamie pouvait voir le sentier escarpé qui partait derrière ce qui avait été la Grande Maison et menait au potager de sa femme. Des palissades qui avaient autrefois protégé ce dernier de l'appétit des chevreuils il ne restait que quelques planches se détachant sur les plaques de neige. Un jour, si Dieu le permettait, il aménagerait à Claire un nouveau jardin.

— Si son intention n'avait été que de faire du mal, il aurait déjà saisi sa chance.

Il distinguait la dépouille du porc, une forme sombre sur le sentier au centre d'une mare de sang.

Il repoussa la vision soudaine de Malva Christie et se força à réfléchir. Il répéta avec plus d'assurance :

— Oui, il l'a caché ici. S'il avait tout le trésor, il aurait déguerpi depuis longtemps. Il est resté là, attendant de pouvoir remettre la main dessus discrètement. Comme il a échoué, il essaie autre chose.

— Oui, mais quoi ?

Ian fit un signe du menton vers la bête sur le sentier avant de poursuivre :

— J'ai pensé qu'il s'agissait peut-être d'un piège mais ce n'en est pas un. J'ai vérifié.

— Un leurre, peut-être ?

S'il pouvait sentir le sang, il en allait de même de n'importe quel prédateur. Au moment même où cette idée lui traversait l'esprit, il aperçut un mouvement près du porc et posa une main sur le bras de Ian.

Il y eut un autre mouvement bref et hésitant, puis une petite forme sinueuse s'approcha furtivement de la dépouille et se tapit derrière elle.

— Un renard, dirent-ils en chœur.

Ils se mirent à rire en silence puis Ian reprit sur un ton dubitatif :

— Il y a bien cette panthère dans la forêt, près de Green Spring. J'ai vu ses traces hier. Cherche-t-il à l'attirer dans la clairière avec le cochon, en espérant qu'on sortira pour la chasser et profiter du fait qu'on soit occupés pour atteindre l'or ?

Jamie fit une moue sceptique et regarda vers la cabane. Certes, une panthère attirerait les hommes au-dehors, mais pas les femmes ni les enfants. Et où aurait-il caché l'or dans un espace aussi bondé ? Son regard s'arrêta sur le bâtiment long et bas qui abritait le four

de Brianna. Il était relativement éloigné de la cabane et personne ne l'avait utilisé depuis qu'elle était partie. Cela aurait été... mais non. Arch avait volé l'or chez Jocasta Cameron un lingot après l'autre, le transportant en secret à Fraser's Ridge, et il avait commencé longtemps avant le départ de Brianna. Mais peut-être que...

Ian se raidit et Jamie tourna brusquement la tête pour voir ce qu'il avait aperçu. Il ne distinguait rien mais entendit le bruit qui avait attiré l'attention de son neveu. Un grognement profond, un bruissement, un craquement. Quelque chose remua parmi les poutres noircies de la maison et, soudain, il comprit !

Jamie agrippa le bras de son neveu avec une telle force que celui-ci gémit.

— Bon Dieu ! Il l'a caché sous la Grande Maison !

La truie blanche émergea de sa tanière sous les ruines, énorme tache crémeuse dans la nuit. Elle s'arrêta, pointa le groin d'un côté, de l'autre, huma l'air, puis se remit en marche d'un pas décidé, imposante menace gravissant la colline.

Jamie eut envie de rire devant l'ingéniosité d'Arch Bug.

Il avait déposé son or sous les fondations de la Grande Maison, y ajoutant de nouveaux lingots chaque fois que la truie sortait vaquer à ses occupations. Personne n'aurait songé à fureter dans le repaire du monstre. Elle était la gardienne idéale. Probablement avait-il eu l'intention de récupérer le magot de la même manière. Peu à peu, lingot par lingot.

Mais la maison avait brûlé et la charpente s'était effondrée. L'or n'avait plus été accessible qu'au prix de gros travaux, ce qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention. Il avait donc patiemment attendu que les hommes aient déblayé la plus grande partie des décombres, et par là même semé de la suie et du charbon dans toute la clairière, pour enfin tenter d'atteindre ce qu'il avait caché dessous sans se faire repérer.

Toutefois, on était en hiver. Si elle n'hibernait pas comme les ours, la truie restait calfeutrée dans son nid douillet... à moins qu'il n'y ait de quoi manger dans les parages.

Ian lâcha une exclamation de dégoût en entendant les craquements d'os et les grognements s'élevant du sentier.

— Les porcs ne sont pas de fins gourmets, murmura Jamie. Si c'est mort, ça se mange.

— Oui, mais c'est probablement un de ses petits !

— S'il lui arrive de dévorer ses petits quand ils sont vivants, elle ne va pas cracher dessus quand ils sont morts.

— Chut !

Il se tut aussitôt et se tourna vers la masse noire qui avait été autrefois la plus belle maison du comté. Une silhouette venait d'apparaître de derrière la resserre, avançant prudemment sur le sentier glissant. La truie, tout occupée à son festin macabre, ne lui prêta pas attention. L'intrus semblait drapé dans une houppelande sombre et porter une sorte de sac.

Je ne verrouillai pas la porte tout de suite mais sortis prendre l'air, enfermant Rollo derrière moi. Jamie et Ian avaient disparu entre les arbres en quelques secondes. Je jetai un regard inquiet autour de moi et scrutai la lisière de troncs noirâtres qui bordaient la clairière mais ne vis rien d'inhabituel. Pas le moindre mouvement ; la nuit était silencieuse. Qu'avait trouvé Ian ? Des empreintes suspectes ? Cela aurait expliqué sa précipitation. Il ne tarderait pas à neiger.

La lune était cachée. Le ciel était d'un gris-rose profond. Le sol, bien que piétiné et boueux, était encore couvert de vieille neige. Elle irradiait une étrange lueur laiteuse dans laquelle les objets semblaient flotter comme s'ils étaient peints sur du verre, immatériels

et imprécis. Les vestiges calcinés de la Grande Maison se dressaient à l'autre bout de la clairière. De là où je me tenais, ils ne formaient qu'une tache floue, comme si un géant avait pressé à cet endroit son pouce couvert de suie. L'air était chargé de neige, j'entendais sa chute imminente dans le murmure étouffé des pins.

À leur arrivée avec leur grand-mère, les garçons MacLeod nous avaient raconté avoir eu beaucoup de mal à franchir les cols. La prochaine grosse tempête nous isolerait du reste du monde jusqu'en mars, voire avril.

Cela me rappela ma patiente. Je lançai un dernier regard à la ronde puis posai la main sur le loquet. Rollo grattait à la porte en gémissant. Je dus l'écarter rudement du genou pour entrer.

— Assis, le chien ! Ne sois pas si inquiet, ils ne tarderont pas à revenir.

Il eut un couinement anxieux, me poussant les jambes de la truffe, cherchant à sortir.

— Non !

Je le repoussai pour verrouiller la porte. La clenche retomba avec un bruit lourd rassurant et je me tournai vers la cheminée en me frottant les mains. Rollo renversa la tête en arrière, poussa un long hurlement grave et lugubre qui hérissa les poils de ma nuque.

— Que se passe-t-il ? Vas-tu te taire ?

Le bruit avait réveillé un des enfants dans la chambre. Je l'entendis pleurer, puis il y eut des bruissements de draps et les murmures d'une mère à moitié endormie. Je m'agenouillai rapidement et fermai le museau de Rollo avant qu'il ne hurle à nouveau.

— Chuuuuut !

Je me retournai pour voir s'il avait également réveillé Grannie MacLeod. Elle était immobile, le teint cireux et les yeux fermés. J'attendis, comptant machinalement les secondes jusqu'à son prochain souffle.

... *six... sept...*

— Et merde !

Je me signai hâtivement et m'approchai d'elle toujours à genoux. Un examen plus attentif ne m'apprit rien que je ne sache déjà. Discrète jusqu'au bout, elle avait profité d'un moment d'inattention de ma part pour mourir en douce.

Rollo ne tenait pas en place. Il s'était tu mais était nerveux. Je posai une main sur la poitrine décharnée de la vieille femme. Il ne s'agissait plus d'établir un diagnostic ni n'apporter un réconfort. Juste... la nécessaire acceptation du décès d'une femme dont je ne connaissais même pas le prénom.

— Dieu te bénisse, dis-je à voix basse.

Je me redressai sur les talons et réfléchis à ce qu'il convenait de faire.

Le protocole des Highlands exigeait qu'une porte soit ouverte dès qu'une mort survenait afin que l'âme du défunt puisse sortir. Je me passai le dos de la main sur les lèvres. L'âme avait-elle eu le temps de filer quand j'avais ouvert la porte en entrant ? Probablement pas.

On aurait pu croire que dans un climat aussi inhospitalier que celui de l'Écosse, une certaine marge de manœuvre météorologique était autorisée mais je savais que ce n'était pas le cas. Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il grêle ou qu'il vente, les Highlanders laissaient *toujours* une porte ouverte des heures durant, autant pour libérer l'âme que par peur que l'esprit, ne trouvant pas la sortie, décide de s'installer définitivement dans la maison pour la hanter. La plupart des fermes étaient trop petites pour rendre une telle cohabitation supportable.

Le petit Orrie s'était réveillé à son tour. Je l'entendais fredonner joyeusement une chanson composée du prénom de son beau-père.

— Booooo-bi. Booooo-bi. BOOOOO-biiiiii.

Il y eut un rire étouffé puis la voix de Bobby.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon petiot ? Tu as besoin d'aller sur le pot, *acooshla* ?

Je souris en entendant ce terme d'affection gaélique – *a chuisle* (« le sang de mon cœur ») – déformé par l'accent du Dorset de Bobby. Les gémissements nerveux de Rollo me rappelèrent à l'ordre. Je devais agir.

Si, quand ils se lèveraient dans quelques heures, les Higgins découvraient un cadavre étendu sur le plancher, ils seraient profondément affectés, offensés par cette entorse aux convenances et angoissés à l'idée d'être hantés par le fantôme d'une parfaite inconnue. C'était de très mauvais augure pour les jeunes mariés et la nouvelle année. Parallèlement, la présence de la morte agitait Rollo et la crainte qu'il les extirpe de leur lit d'un moment à l'autre m'agitait moi.

— Bon ! Toi, le chien, viens ici.

Il y avait toujours des pièces de harnais à réparer suspendues à une patère près de la porte. Je démêlai un morceau de rêne suffisamment long et en confectionnai un lasso que je passai autour du cou du chien. Il était ravi de sortir, tirant sur sa laisse tandis que j'ouvrais la porte. Il déchanta toutefois quand je le traînai dans l'appentis qui nous servait de garde-manger, où j'attachai sa laisse improvisée à une étagère avant de retourner dans la cabane chercher Grannie MacLeod.

Avant de sortir à nouveau, je regardai soigneusement à l'extérieur, me remémorant la mise en garde de Jamie. La nuit était aussi paisible qu'une église. Même les arbres se taisaient.

La pauvre femme ne devait pas peser quarante kilos. Ses clavicles saillaient sous sa peau et ses doigts paraissaient aussi friables que des brindilles sèches. Même ainsi, soulever quarante kilos de poids mort, littéralement, était au-dessus de mes forces. Je dépliai la

couverture dans laquelle elle était enveloppée et la tirai à l'extérieur comme sur un traîneau tout en murmurant des excuses et des prières confuses.

En dépit du froid, j'étais hors d'haleine et en nage lorsque j'entrai dans le garde-manger. Je marmonnai :

— Au moins, ton âme a eu tout le temps nécessaire pour décamper.

Je m'agenouillai à ses côtés pour remettre de l'ordre dans son linceul de fortune.

— ... Et puis tu ne vas quand même pas hanter un garde-manger, hein ?

Ses paupières n'étaient pas complètement fermées. Elles laissaient entrevoir une fine ligne de blanc, comme si elle avait tenté d'ouvrir les yeux pour voir une dernière fois le monde avant de mourir... ou peut-être en quête d'un visage familier.

— Que Dieu te garde... dis-je doucement en lui fermant les yeux.

Je me demandai si, un jour, un inconnu en ferait autant pour moi. Ce serait probablement le cas. À moins que...

Jamie m'avait annoncé qu'il voulait rentrer en Écosse, récupérer sa presse puis revenir pour se battre. Une petite voix trouillarde dans ma tête disait : *Et si... si nous ne revenions pas ? Si nous allions à Lallybroch et y restions ?*

Tout en songeant à cette perspective, avec ses visions idylliques de nous deux entourés d'une famille, vivant en paix, vieillissant tranquillement sans la peur constante de perturbations, de famine et de violence... je savais que cela n'arriverait jamais.

J'ignorais si Thomas Wolfe avait vu juste quand, dans *L'Ange banni*, il parlait de l'impossibilité du retour au bercail (mais d'un autre côté, pensai-je avec une pointe d'amertume, je n'avais pas de « bercail » auquel revenir)... Cependant, je connaissais Jamie. Idéologie mise à part, et il n'en était pas dépourvu même si la

sienne était d'une nature très pragmatique, c'était avant tout un homme décent à qui il fallait un travail décent. Pas juste une activité ; pas juste de quoi gagner sa vie. Un vrai métier. Je savais faire la différence.

En outre, si je ne doutais pas que la famille de Jamie le recevrait à bras ouverts, j'étais moins sûre du type d'accueil qu'on me réserverait. Certes, ils n'iraient pas jusqu'à faire venir un prêtre pour m'exorciser... Le fait était que Jamie n'était plus le laird de Lallybroch et ne le serait plus jamais.

Tout en faisant la toilette de la morte avec un linge humide, je citai dans un murmure :

— « Il ne revient pas habiter sa maison et sa demeure ne le connaît plus. »

Je nettoyai son intimité, étonnamment peu flétrie ; peut-être m'étais-je trompée sur son âge ? Elle n'avait rien avalé depuis des jours ; même le relâchement musculaire de la mort n'avait pu effacer son air crispé... mais tout le monde méritait d'être couché propre dans sa tombe.

Je m'interrompis. Pourrions-nous l'enterrer ? Ou devions-nous la laisser reposer paisiblement sous les bocaux de confiture de myrtille et les sacs de haricots secs jusqu'au printemps ?

Je remis de l'ordre dans ses vêtements, soufflant fort par la bouche afin d'évaluer la température à la buée qui se formait. Nous n'avions eu jusque-là qu'une seule grosse chute de neige et les grandes gelées ne se produisaient généralement que vers la seconde quinzaine de janvier. Si le sol n'était pas encore trop dur, nous pourrions peut-être l'ensevelir... à condition que les hommes acceptent de déblayer la neige.

Rollo s'était couché, résigné, et m'observait travailler. Soudain, il redressa la tête, les oreilles pointées.

— Quoi ? dis-je, surprise.

Je me retournai sur les genoux vers la porte ouverte de l'appentis.

— Que se passe-t-il ?

— On l'arrête tout de suite ? murmura Ian.

D'un coup d'épaule il délogea l'arc qu'il portait en bandoulière et le fit glisser en silence dans sa main.

— Non. Attendons d'abord qu'il l'ait trouvé.

Jamie parlait lentement, réfléchissant à ce qu'il convenait de faire de cet homme réapparu dans sa vie sans crier gare.

Le tuer ? Non. Par leur trahison, sa femme et lui avaient causé beaucoup de torts mais ils ne s'en étaient jamais pris à sa famille, du moins pas au début. Arch Bug était-il vraiment un voleur ? Après tout, sa tante Jocasta n'avait pas plus de droits sur l'or que lui, peut-être même en avait-elle moins.

Il posa la main sur sa ceinture avec un soupir, effleurant son coutelas et son pistolet. Il ne pouvait laisser Bug filer avec le trésor. Ni se contenter de le chasser en sachant qu'il reviendrait tôt ou tard à la charge. Mais que diable faire de lui une fois qu'ils l'auraient coincé ? Ce serait comme d'enfermer un serpent dans un sac. Pourtant, il n'y avait pas d'autre solution que de le capturer. Il serait toujours temps plus tard de décider que faire du sac. Peut-être parviendraient-ils à un accord...

La silhouette avait rejoint les ruines sombres et escaladait tant bien que mal les gravats et les poutres calcinées. Le vent gonflait sa cape noire.

La neige se mit à tomber en silence, les gros flocons semblant subitement se matérialiser, virevoltant dans l'air. Ils effleuraient son visage et s'accrochaient à ses cils. Jamie les essuya et fit signe à Ian.

— Passe par-derrrière, chuchota-t-il. S'il s'enfuit, envoie-lui une flèche sous le nez pour l'arrêter. Et ne t'en approche pas, compris ?

Ian chuchota en retour :

— C'est toi qui ferais bien de garder tes distances, mon oncle. Si tu l'as à portée de pistolet, c'est qu'il peut te fendre le crâne avec sa hache. Et je ne tiens pas à être celui qui l'annoncera à tante Claire.

Jamie se mit à rire et lui donna une bourrade. Il chargea et amorça son arme puis marcha d'un pas ferme vers les décombres de sa maison.

Il avait vu Arch décapiter une dinde du tranchant de sa hache lancée à six mètres et il était exact que la plupart des pistolets manquaient de précision à une distance moindre. Mais, après tout, il n'avait pas l'intention de lui tirer dessus. Il avança en tenant son arme bien en évidence devant lui.

— Arch !

La silhouette lui tournait le dos, penchée sur les gravats qu'elle fouillait. En l'entendant, elle se raidit sans pour autant se redresser.

— Arch Bug ! cria encore Jamie. Approche ! Il faut qu'on parle !

La silhouette se redressa brusquement, pivota et une flamme illumina la nuit. Au même instant, une douleur vive traversa la cuisse de Jamie et il chancela.

Il était surtout surpris. Il n'avait encore jamais vu Arch Bug utiliser une arme à feu et était impressionné qu'il vise si bien de la main gauche...

Il tomba un genou dans la neige mais, alors même qu'il pointait son arme, deux détails le frappèrent : la silhouette noire braquait un second pistolet sur lui... mais pas de la main gauche. Ce qui signifiait...

— Bon sang ! Ian...

Trop tard. Ian l'avait vu tomber et avait lui aussi aperçu le second pistolet. Jamie n'entendit pas la flèche fendre l'air. Elle apparut comme par magie, transperça l'intrus. Celui-ci sursauta, se raidit et s'écroula d'un bloc. Avant même qu'il n'ait touché terre, Jamie courait vers lui en boitant, sa jambe se dérobant à chaque pas.

— Mon Dieu, non ! Mon Dieu, non !

Sa voix semblait appartenir à un autre.

Un cri désespéré s'éleva dans la nuit. Puis Rollo passa en trombe devant lui. Qui l'avait laissé sortir ? Un coup de feu retentit dans la forêt. Ian hurla, quelque part non loin, rappelant son chien, mais Jamie n'avait pas le temps de les chercher du regard. Il glissait sur la neige fraîche, trébuchait contre les pierres noircies. Sa jambe était glacée et brûlante à la fois mais peu importait. *Mon Dieu, non, faites que...*

Il rejoignit la forme étendue et se laissa tomber à ses côtés. Il savait déjà. Il l'avait compris dès l'instant où il s'était rendu compte que le pistolet était tenu de la main droite. Avec ses doigts amputés, Arch n'aurait jamais pu tirer. Mais non, Seigneur, non...

Il la retourna, le petit corps rondet aussi mou et lourd que la dépouille d'une biche fraîchement abattue. Il écarta les pans de la houppelande et passa doucement une main impuissante sur le visage rond et lisse de Murdina Bug. Elle semblait respirer... peut-être. Ses doigts touchèrent la pointe de la flèche. Elle lui avait traversé la gorge, ce qui expliquait le gargouillis de sa respiration. Sa main était trempée d'un liquide chaud.

Elle articula d'une voix rauque :

— Arch ? Je veux Arch.

Puis elle mourut.

Une vie pour une vie

JE CONDUISIS JAMIE DANS l'appentis. Il faisait sombre et froid, en particulier pour un homme sans culotte, mais je ne voulais pas risquer de réveiller la tribu Higgins. Surtout pas maintenant. Ils jailliraient de leur tanière telle une volée de cailles prises de panique et je paniquais moi-même à l'idée de devoir les calmer. Il serait déjà suffisamment pénible de leur expliquer ce qui s'était passé une fois le jour levé.

Faute d'une meilleure idée, Jamie et Ian avaient étendu Mme Bug dans le garde-manger aux côtés de Grannie MacLeod. Elle était couchée sous la première étagère, sa cape rabattue sur le visage. Je voyais dépasser ses bottes usées et ses bas à rayures. J'eus une soudaine vision de la méchante sorcière de l'Ouest dans *Le Magicien d'Oz* et dus plaquer une main sur ma bouche pour retenir un fou rire hystérique.

Jamie tourna la tête vers moi mais son regard était ailleurs. La lueur de la chandelle qu'il tenait à la main creusait ses traits hagards.

— Hein ?

— Non, rien, répondis-je d'une voix chevrotante. Rien du tout. Assieds-toi.

Je posai ma trousse médicale à côté du tabouret, lui pris la chandelle et le broc d'eau chaude des mains et me mis au travail, faisant de mon mieux pour ne penser à rien hormis la tâche qui m'attendait. Pas aux pieds de Murdina. Et surtout pas à Arch Bug.

Jamie avait drapé une couverture autour de ses épaules mais ses jambes étaient nues. Je sentis ses poils se hérissier quand j'approchai ma main. Le bas de sa chemise était maculé de sang à demi séché et adhérait à ses cuisses ; il n'émit aucun son quand je décollai le tissu et écartai ses genoux.

Jusque-là, il s'était mû tel un homme dans un mauvais rêve mais, en sentant la flamme approcher de ses bourses, il tressaillit et plaça une main protectrice devant son sexe.

— Fais attention avec cette bougie, *Sassenach*, veux-tu ?

Constatant qu'il n'avait pas tort, je lui rendis la chandelle et, après l'avoir brièvement mis en garde contre les coulées de cire chaude, repris mon examen.

La plaie saignait toujours mais semblait bénigne. J'imbibai un linge d'eau chaude et me mis à l'œuvre. Sa peau était glacée et le froid ambiant atténuait jusqu'aux relents les plus âcres du garde-manger mais je pouvais quand même sentir son odeur musquée habituelle mêlée à celle du sang et de la sueur froide.

L'entaille profonde dans le haut de sa cuisse faisait une dizaine de centimètres mais elle était propre.

Je m'efforçai d'adopter un ton léger.

— Un spécial John Wayne !

Jamie, qui fixait la flamme de la chandelle, baissa les yeux vers moi.

— Pardon ?

— Non, ce n'est rien de grave. Une égratignure. Tu auras sans doute du mal à marcher pendant quelques jours mais notre héros survivra pour mener demain un nouveau combat.

En fait, la balle lui était passée entre les jambes, creusant un profond sillon dans l'intérieur de sa cuisse près de l'artère fémorale et des testicules. Deux centimètres plus à droite, il était mort ; deux centimètres plus haut...

— Tu ne m'es pas d'un grand réconfort, *Sassenach*.

Toutefois, un soupçon de sourire traversa son regard.

— Non, convins-je. Mais un petit peu quand même ?

— Un petit peu, concéda-t-il.

Il effleura mon visage d'une main froide et tremblante. De la cire chaude coula sur les phalanges de son autre main mais il ne parut pas le remarquer. Je lui repris doucement le bougeoir et le déposai sur une étagère.

Le chagrin et la culpabilité qui émanaient de lui me parvenaient par vagues et je m'appliquai à les repousser. Je ne l'aurais pas aidé en cédant à mon tour à l'énormité de la situation. De fait, je ne savais pas quoi faire pour le réconforter.

Il déclara d'une voix si faible que je l'entendis à peine :

— Seigneur, pourquoi ne l'ai-je pas laissée prendre l'or ? Qu'est-ce que cela pouvait faire, après tout ?

Il frappa son genou du poing.

— Mais bon sang ! Pourquoi ne l'ai-je pas laissée faire ?

Je posai une main sur son épaule.

— Tu ne savais ni qui ils étaient ni ce qu'ils voulaient faire, répondis-je doucement. C'était un accident.

Ses muscles étaient tendus, crispés par l'angoisse. Les miens aussi. Ma gorge était nouée par le déni. *Non, ce ne peut pas être vrai, ce n'est pas arrivé...* Mais j'avais un travail à faire. J'affronterais l'inévitable plus tard.

Une main devant son visage, Jamie balançait lentement la tête d'avant en arrière. Nous n'échangeâmes plus un mot jusqu'à ce que j'eusse fini de nettoyer et de bander sa plaie. Puis il me demanda :

— Tu peux faire quelque chose pour Ian ?

Je me relevai. Il ôta sa main et me dévisagea, les traits tirés par la fatigue et le chagrin mais à nouveau calmes.

— Il...

Il déglutit et regarda la porte ouverte.

— Il le prend très mal, *Sassenach*.

Je lançai un coup d'œil vers la bouteille de whisky que j'avais apportée. Elle était aux trois quarts vide. Il suivit la direction de mon regard.

— Ça ne lui suffira pas.

— Alors bois-le.

Il fit non de la tête mais je lui mis la bouteille dans la main et repliai ses doigts autour d'elle.

— C'est un ordre. Tu es en état de choc.

Il résista mais je tins bon, ma main fermement serrée autour de la sienne.

— Jamie... Je sais. *Je sais*. Mais tu ne peux pas te laisser aller, pas maintenant.

Il me dévisagea un moment, puis acquiesça et les muscles de son bras se relâchèrent. Il n'avait pas le choix. Mes doigts étaient raides, engourdis par l'eau et l'air glacés, mais néanmoins plus chauds que les siens. Je pris sa main libre dans les miennes et la pressai. Je fis de mon mieux pour sourire bien que mon expression me paraisse figée et forcée.

— Tu sais, il y a une raison pour laquelle le héros ne meurt jamais. Dans la pire des situations, il faut bien que quelqu'un garde la tête froide pour prendre les décisions. Rentre te réchauffer dans la cabane.

Je regardai le ciel où la neige tourbillonnait de plus belle.

— Je vais... aller chercher Ian.

Où pouvait-il être ? Avec ce temps, il n'avait pas pu aller bien loin. Compte tenu de son état d'esprit quand Jamie et lui étaient revenus avec le cadavre de Mme Bug, il aurait fort bien pu s'enfoncer dans la forêt sans se soucier d'où il allait ni de ce qui pourrait lui arriver... mais Rollo était avec lui. Jamais il n'entraînerait son chien dans un tel blizzard.

Car c'était bien un blizzard qui s'annonçait. Je remontai péniblement la colline vers les dépendances en abritant ma lanterne sous un pan de ma cape. Je me demandai soudain si Arch Bug ne s'était pas réfugié dans la beurrerie ou le fumoir. Et... Oh, Seigneur ! Était-il au courant ? Je m'arrêtai net, laissant les épais flocons se poser tel un voile sur ma tête et mes épaules.

Encore sous le choc, je ne m'étais même pas demandé si Arch savait que sa femme était morte. Dès qu'il avait compris leur méprise, Jamie l'avait appelé, criant son nom sans obtenir de réponse. Peut-être Arch avait-il craint un piège ? À moins qu'il n'ait simplement pris la fuite en voyant Jamie et Ian, présumant qu'ils ne feraient aucun mal à sa femme. Auquel cas...

Je jurai entre mes dents. Je ne pouvais rien pour lui mais peut-être pourrais-je aider Ian. J'essayai mon visage sur ma manche et repris ma route, lentement, la lueur de ma lanterne engloutie par les tourbillons de neige. Si je tombais sur Arch... ? Mes doigts se crispèrent sur la poignée de la lanterne. Je serais obligée de le lui dire, de le conduire à la cabane pour qu'il la voie. Oh, Seigneur ! Si je revenais avec Arch, Jamie et Ian parviendraient-ils à le retenir assez longtemps pour que je sorte Mme Bug du garde-manger et la rende plus présentable ? Je n'avais pas eu le temps d'extraire la flèche ni de lui faire un brin de toilette. Je plantai mes ongles dans ma paume, essayant de me ressaisir.

— Pitié ! Faites que je ne tombe pas sur lui ! marmonnai-je. Faites que je ne tombe pas sur lui !

La beurrerie, le fumoir et le séchoir à maïs étaient déserts – Dieu merci ! Personne n’aurait pu se cacher dans le poulailler sans que les poules fassent un esclandre. Or elles étaient silencieuses, attendant en dormant que passe la tempête. Le poulailler me fit penser à Mme Bug. Je la revis lançant à la volée les grains de maïs retenus dans son tablier, parlant aux stupides volatiles d’une voix chantante. Elle leur avait donné à toutes un prénom. Je me fichais de savoir si nous dînions d’Isobeail ou d’Alasdair mais, l’espace d’un instant, le fait que plus personne ne saurait les distinguer les unes des autres ni ne se réjouirait de ce qu’Elsbeth ait eu dix poussins me fendit le cœur.

Je trouvai enfin Ian dans la grange, une forme sombre recroquevillée sur la paille aux pieds de Clarence, notre mule dont les oreilles se dressèrent en m’apercevant. Ravie de voir la compagnie s’agrandir, elle se mit à braire de joie tandis que les chèvres bêlaient de panique en me prenant pour un loup. Surpris, les chevaux hennirent et s’ébrouèrent. Rollo, roulé en boule près de son maître, manifesta son mécontentement devant un tel raffut par un aboiement sec.

Je secouai ma cape et accrochai la lanterne à un clou près de la porte.

— Mais c’est une vraie arche de Noé, ici ! observai-je. Il ne manque plus qu’un couple d’éléphants. Tais-toi, Clarence !

Ian se tourna vers moi mais je pouvais voir à son regard vide qu’il ne m’avait pas entendue.

Je m’accroupis près de lui et posai une main sur sa joue. Elle était froide et hérissée d’une jeune barbe.

— Ce n’était pas de ta faute, lui dis-je avec douceur.

— Je sais.

Il marqua un temps d’arrêt avant d’ajouter :

— Mais je ne vois pas comment continuer à vivre après ça.

Il n'avait pas parlé sur un ton tragique et paraissait simplement perplexe. Rollo lui lécha la main et il enfonça les doigts dans la fourrure épaisse de son cou comme pour y puiser du réconfort.

Il me regarda, désespéré.

— Que puis-je faire, ma tante ? Rien, n'est-ce pas ? Je ne peux défaire ce que j'ai fait, ni remonter dans le temps. Pourtant, je n'arrête pas de chercher un moyen... un moyen de réparer les choses. Mais il n'y a... rien.

Je m'assis à ses côtés, passai un bras autour de ses épaules et attirai sa tête contre moi. Il se laissa faire à contrecœur. Je sentais son corps parcouru de frissons d'épuisement et de chagrin.

— Je l'aimais, dit-il d'une voix à peine audible. Elle était comme une grand-mère pour moi. Et je...

— Elle t'aimait aussi, chuchotai-je. Elle aurait compris.

J'avais refoulé désespérément mes émotions afin de pouvoir accomplir mon travail. Mais à présent... Ian avait raison, il n'y avait rien à faire. Par pur désespoir, les larmes commencèrent à couler sur mon visage. La douleur et le choc étaient trop violents, je ne pouvais plus les contenir.

Peut-être fut-ce parce qu'il sentit mes larmes sur sa peau ou le tremblement de mes épaules, mais Ian se lâcha à son tour et se mit à sangloter dans mes bras.

J'aurais voulu de tout mon cœur qu'il ne soit encore qu'un enfant, que ce torrent de larmes emporte son sentiment de culpabilité en le laissant purifié, pacifié. Mais il était bien au-delà de réactions aussi simples. Je ne pouvais que le serrer contre moi, lui caresser le dos et lui murmurer d'impuissantes paroles de consolation. Clarence lui manifesta son soutien à son tour, lui soufflant sur le sommet du crâne et mâchouillant d'un air concentré une mèche de cheveux. Ian s'écarta brusquement et donna une tape sur le chanfrein de la mule.

— Hé, toi ! Laisse-moi tranquille !

Il s'étrangla, se mit à rire malgré lui, pleura encore un peu puis se redressa et se moucha dans sa manche. Il resta immobile quelques instants, rassemblant ses esprits. Je me tus et attendis.

Puis il commença, d'une voix rauque mais maîtrisée :

— Quand j'ai tué cet homme, à Édimbourg... Oncle Jamie m'a emmené me confesser, ensuite il m'a appris la prière qu'on récite quand on a provoqué la mort de quelqu'un. C'est pour recommander l'âme du défunt à Dieu. Vous voulez bien la dire avec moi, tante Claire ?

Cela faisait une éternité que je n'avais entendu « Guide cette âme », et plus encore que je ne l'avais récitée. Je marmonnai maladroitement les paroles tandis que Ian, lui, les débitait sans l'ombre d'une hésitation, au point que je me demandai combien de fois il les avait dites au cours des dernières années.

Les mots paraissaient faibles et dérisoires, se perdant dans les bruissements de la paille et les mastications des bêtes. Néanmoins, de les prononcer me procura un léger réconfort. Peut-être que le fait d'en appeler à un être supérieur vous donne la sensation que cet être supérieur existe réellement... et il faut bien qu'il y en ait un quand vous n'êtes pas à la hauteur de la situation. Je ne l'étais certainement pas.

Ian resta assis un moment les yeux fermés. Enfin, il les rouvrit et me dévisagea d'un regard chargé d'un sombre savoir. Son visage était très pâle sous le chaume de ses joues. Il déclara doucement :

— Et puis, oncle Jamie m'a dit : « Il te faudra vivre avec. »

Il se passa une main sur le visage avant d'ajouter :

— Mais je ne crois pas pouvoir y arriver.

Cette simple déclaration me fit froid dans le dos. Je n'avais plus de larmes. J'avais l'impression de regarder dans un gouffre noir et sans fond, et ne pouvais détourner les yeux.

Je pris une profonde inspiration, cherchant quelque chose à dire. Je sortis un mouchoir de ma poche et le lui donnai.

— Tu respirez, Ian ?

— Oui, enfin je crois.

— Alors c'est tout ce que tu as à faire pour le moment.

Je me relevai, secouai mes jupes et lui tendis la main.

— Viens. Rentrons à la cabane avant d'être coincés ici par la neige.

Celle-ci tombait encore plus dru. Et une rafale souffla la chandelle de ma lanterne. Peu importait. J'aurais pu retrouver mon chemin les yeux fermés. Ian passa devant moi sans un mot, ouvrant un chemin dans le tapis poudreux, la tête baissée pour se protéger de la tempête, les épaules voûtées.

J'espérais que la prière l'avait soulagé, du moins un peu, et me demandai si les Iroquois avaient des moyens plus efficaces que l'Église catholique pour surmonter une mort injuste.

Puis je me rendis compte que je savais exactement ce que feraient les Iroquois dans une telle situation. Ian aussi ; il l'avait fait. Je serrai ma cape un peu plus autour de mon cou, avec l'impression d'avoir avalé un gros glaçon.

Pas demain la veille

APRÈS DE LONGUES DISCUSSIONS, les deux corps furent sortis et déposés délicatement sur la véranda en bois. Il n'y avait tout simplement pas de place à l'intérieur pour les garder et, compte tenu des circonstances...

Jamie avait mis un terme au débat en déclarant :

— On ne peut pas laisser le vieil Arch dans le doute plus longtemps. Si le corps est bien en vue, il viendra peut-être, ou peut-être pas, mais au moins il saura que sa femme est morte.

Bobby avait lancé un regard inquiet vers la forêt.

— En effet, il saura. Et que pensez-vous qu'il fera ?

Jamie avait réfléchi un instant.

— Il la pleurera. Demain matin, nous verrons ce qu'il convient de faire.

Ce ne fut pas une veillée très orthodoxe, mais nous y apportâmes tout le décorum que nos humbles moyens permettaient. Amy donna à Mme Bug son propre linceul qu'elle avait confectionné après son premier mariage ; quant à Grannie MacLeod, elle fut enveloppée dans ma chemise de rechange et quelques tabliers hâtivement cousus ensemble dans un semblant de respectabilité. Elles étaient étendues chacune d'un côté du porche, pieds contre

pieds, avec une petite soucoupe remplie de sel et une tranche de pain sur la poitrine bien qu'il n'y eût aucun « mangeur de péchés » dans le coin. J'avais rempli un petit pot en terre cuite de charbons ardents et l'avais déposé près des corps. Nous convînmes de les veiller toute la nuit à tour de rôle, le porche ne pouvant abriter plus de deux ou trois personnes à la fois.

— « La lune qui jouait sur la neige récente donnait à chaque objet le lustre de midi... » récitai-je dans un murmure.

Effectivement, la tempête était passée et la lune aux trois quarts pleine répandait une lueur pure et froide dans laquelle chaque arbre ployant sous la neige se détachait, austère et délicat, comme sur une estampe japonaise. Au loin, les poutres noires de la Grande Maison formaient un jeu de jonchets cachant ce qu'il pouvait y avoir sous les ruines.

Jamie et moi prîmes le premier tour de garde. Jamie l'avait annoncé d'emblée sans que cela ne soulève la moindre objection. Même si personne n'en parlait, l'image d'Arch Bug rôdant seul dans la forêt était dans tous les esprits.

Je demandai à Jamie à voix basse :

— Tu crois qu'il est là ?

J'indiquai les arbres sombres, paisibles dans leurs linceuls.

— Si c'était toi étendue ici, *a nighean*, je serais à tes côtés, mort ou vivant. Viens t'asseoir.

Je m'assis à ses côtés, le pot de charbons près de nos jambes. Après quelques minutes de silence, je soupirai :

— Les pauvres. On est si loin de l'Écosse !

— C'est vrai, dit-il en prenant ma main.

Ses doigts étaient aussi glacés que les miens mais leur taille et leur force étaient réconfortantes.

— Elles ne seront pas enterrées avec ceux de leur sang mais elles ne reposeront quand même pas parmi des étrangers.

Sa voix lui paraissait étrange, comme si un autre parlait à sa place.

— ... Je n'avais encore jamais tué personne. Je ne... je ne sais pas comment je dois réagir...

Il scruta son visage, cherchant une explication.

— Je... je pensais que... que cela m'arriverait à la guerre. Là... oui, je crois que j'aurais su. Je veux dire que j'aurais su quoi ressentir.

Elle le regarda dans les yeux, l'air songeuse et soucieuse. La lumière effleurait son visage, d'un rose plus doux que le lustre de la nacre. Au bout d'un long moment, elle caressa doucement sa joue et répondit :

— Non, tu n'aurais pas su non plus.



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 4 avril 2016.

Dépôt légal avril 2016.
EAN 9782290161838
OTP L21EDDN000871N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion